



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

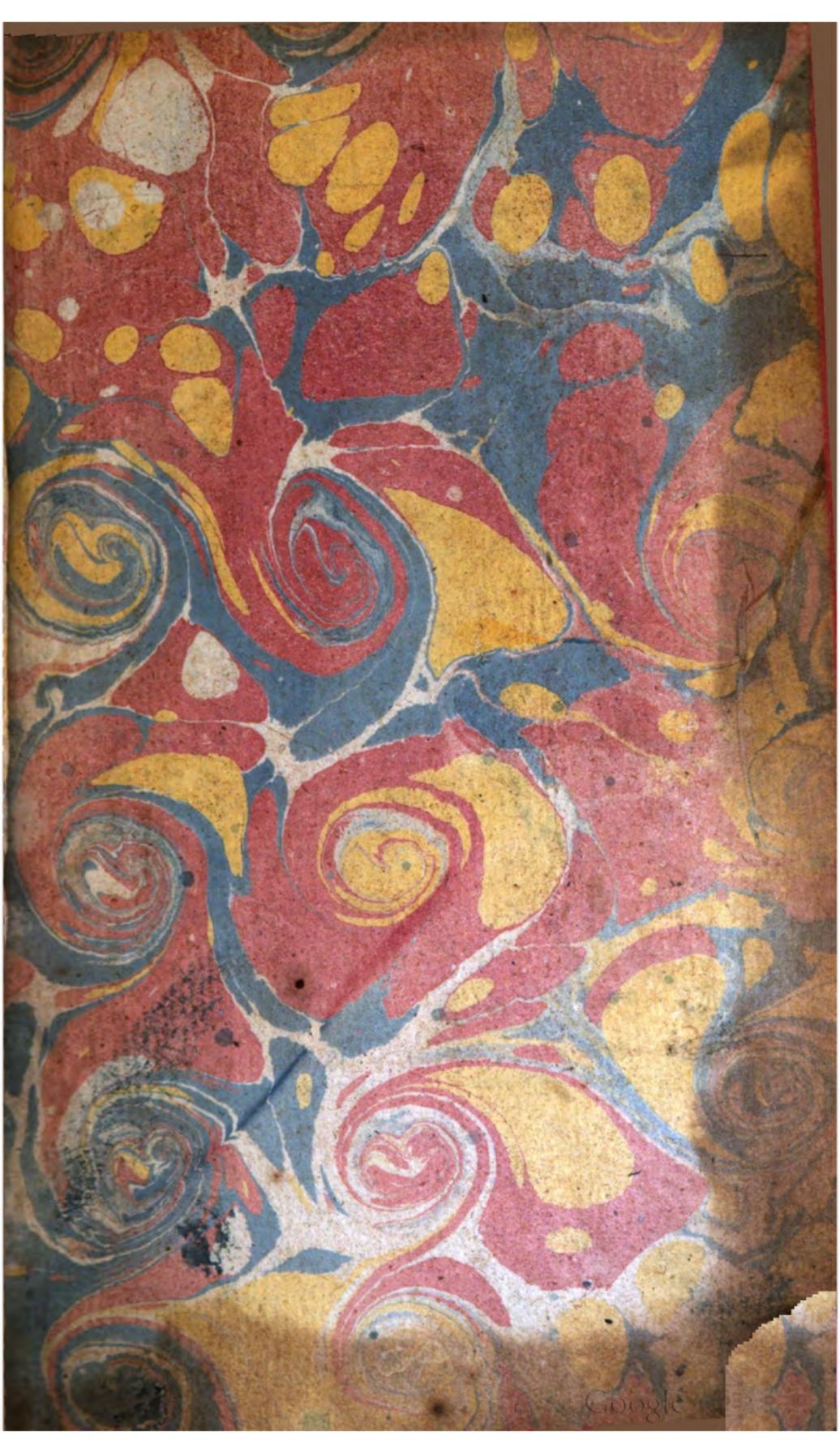
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BRITISH MUSEUM LIBRARY



Ex Libris
Petri Adamoli
Regi à Consiliis, à portubus
pontibus, transitibus que
urbis Lugdunensis ac
veteris Provinciæ, Summi

· 17 · 33 ·



808438

1. 1. 1. 1.



L' E T A T

D E S

A R T S ,



E N A N G L E T E R R E .

*Par M. ROUQUET , de l'Académie
Royale de Peinture & de Sculpture.*



A P A R I S ,

Chez CH. ANT. JOMBERT, Imprimeur-
Libraire du Roi en son Artillerie, rue
Dauphine.

 M. DCC. LV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



A MONSIEUR
LE MARQUIS
DE MARIIGNY,

Conseiller du Roi en ses Conseils,
Directeur & Ordonnateur Général
de ses Bâtimens., Jardins., Arts.,
Académies & Manufactures.

MONSIEUR,

*Je croirois abuser de la permis-
sion que vous avez daigné m'ac-*



corder de vous présenter ce petit ouvrage, si je me livrois trop à ce que l'occasion & mes sentimens pourroient me suggérer. Je sçais qu'une des absurdités des mœurs de notre tems, ne permet pas que l'on convienne de bonne foi d'une vérité flateuse; je sçais aussi que la difficulté de faire accepter la louange, augmente toujours à proportion de ce qu'elle est plus méritée.

Il est néanmoins, Monsieur; certaines bonnes qualités qui se décelent trop pour qu'on puisse se défendre de les posséder. Tel est l'art aimable d'obliger que vous exercez si supérieurement. Telle est encore la singulière pénétration avec laquelle vous sçavez si

judicieusement apprécier les hommes , les usages & les talens. Mais la facilité de faire un éloge en suivant ses sentimens me meneroit trop loin , mon silence annoncera mieux mon respect. Je suis ,

MONSIEUR,

**Votre très-humble & très-obéissant
serviteur,**

ROUQUET.

PRÉFACE.

JE ne prétens faire ici ni l'éloge, ni la censure des Anglois. Les discours exagérés que tiennent en faveur de l'Angleterre tant de gens qui la connoissent peu, particulièrement sur l'article des Arts, & ce que disent à son desavantage tant d'autres qui la connoissent encore moins, ont donné lieu à cet ouvrage.

Je me borne à décrire impartialement l'état où sont

PRÉFACE.

aujourd'hui quelques Arts
chez les Anglois , autant
qu'un séjour de trente ans
parmi eux , peut m'avoir mis
en état de le faire.





TABLE

DES CHAPITRES.

DE la Peinture d'Histoire,

page 33

Du Portrait en huile, 52

Du Portrait en pastel, 79

Du Portrait en émail, 81

De la Peinture sur verre, 90

De la Peinture en miniature, ibid.

Des Peintres de chevaux, 91

Du Paysage, 92

Des Tableaux de Marine, 93

De la Peinture à gouache, 95

De la Sculpture, 96

De la Sculpture en bois, 109

Des Etoffes de soie, 110

Des Toiles peintes, 116

De la Gravure en acier, ibid.

T A B L E.

| | |
|--|-----|
| <i>De l'Imprimerie,</i> | 118 |
| <i>De la Gravure en maniere noire,</i> | 126 |
| <i>De la Ciselure,</i> | 128 |
| <i>Des Graveurs en pierre,</i> | 132 |
| <i>De l'Orfèvrerie,</i> | 133 |
| <i>De la Jouaillerie & de la Bijou-</i> <i>terie,</i> | 136 |
| <i>Des Ouvrages d'acier,</i> | 139 |
| <i>De la Porcelaine,</i> | 141 |
| <i>De l'Architecture,</i> | 145 |
| <i>De la Déclamation,</i> | 161 |
| <i>De la Déclamation du théâtre,</i> | 166 |
| <i>De la Musique,</i> | 171 |
| <i>De la décoration des Boutiques, &</i> <i>des ventes de Tableaux,</i> | 180 |
| <i>De la préparation des Alimens,</i> | 195 |
| <i>De la Médecine,</i> | 198 |
| <i>De la Chirurgie,</i> | 207 |



L'ETAT DES ARTS, EN ANGLETERRE.

LA division inégale des biens doit être aussi ancienne que la ruse, la fraude & la violence. Il y a eu des tems affreux d'ignorance & de barbarie, où l'on ne connoissoit de loix que celles de la force : l'appanage ordinaire de la foiblesse étoit l'indigence & l'esclavage, & l'on peut croire que, quelque vio-

A



2 *L'Etat des Arts,*

lent que fût cet état, il a subsisté long-tems parmi les hommes. Mais comme tout ce que nous connoissons tend sans cesse à l'équilibre, ceux que la force opprimoit cherchèrent les moyens de compenser leur foiblesse, & d'échapper aux horreurs de l'indigence. Le travail & l'industrie développèrent chez les pauvres, chez les esclaves, des talens auxquels leurs maîtres, nés pour ne rien faire & pour ne rien sçavoir, n'auroient jamais pensé. Ces talens produisirent cent choses nécessaires à la vie; l'esclave qui s'en trouva en possession, en acquit un peu plus d'indépendance, & le salaire qu'il parvint à exiger de son travail, contribua

en Angleterre. 3

à rendre la division des biens un peu moins inégale.

Rien n'étoit si louable que les efforts par lesquels ces hommes industrieux devenoient à la fois si utiles & à eux - mêmes & à la société. Ne croiroit-on pas qu'ils alloient être honorablement distingués de ceux qui , par leur ignorance & par leur oisiveté, lui étoient à charge ? Non , ils demeurèrent dans le mépris , & celui qui , sans leur secours , eût continué d'aller nuds pieds , les traita avec sa hauteur ordinaire.

Les différentes productions de l'industrie & du travail s'accumulèrent , il y en eut de reste , quelqu'un les acheta à bas prix pour les vendre chèrement en d'autres

A ij

lieux où elles étoient moins communes , ou bien l'on en fit l'échange contre d'autres objets que ces lieux produisoient plus abondamment. Le commerce prit naissance , on répéta les voyages lucratifs , on fit des monopoles , on apprit à déguiser les défauts des marchandises , on n'épargna rien pour en diminuer le prix intrinsèque , & pour en augmenter la valeur apparente ; on s'enrichit , on traversa les mers pour chercher de nouveaux objets de trafic , on acheta jusqu'à des hommes. Tant de différentes acquisitions épuisèrent l'or des Marchands , ils eurent recours au crédit : alors plus de bornes dans les entreprises , quelque douteux que

en Angleterre.

pût être leur succès, on ne risquoit que le bien des autres : on put même, dans certaines occasions, l'exposer & le perdre impunément. Le Commerce eut ses mœurs & ses loix particulieres que l'indulgence réciproque des commerçans leur dicta, elles pourvoyoit suffisamment à leur sûreté. Les Princes sages en firent qui pourvurent à l'intérêt public ; telles sont les Ordonnances nombreuses de plusieurs de nos Rois, & sur-tout celles de Louis XIV.

Ce n'étoit pas assez que l'avarice dirigeât ainsi les hommes, il fallut que l'envie s'en mêlât : les gens de métier, de trafic, & même d'arts s'érigerent en communautés ; ils obtinrent des pri-

A iij

6 *L'Etat des Arts,*

vileges exclusifs ; on fut contraint de n'employer parmi les gens de métier que ceux qui avoient eu les moyens de se faire agréer : l'émulation cessa, ou fut extrêmement ralentie. En vain un génie inventif feroit une découverte intéressante pour sa profession, s'il n'est pas membre d'une communauté, il est rejeté. Le talent supérieur qu'il possède, au lieu de lui procurer une récompense proportionnée, l'expose à une persécution cruelle ; le bien public réclamoit ce talent, l'intérêt de quelque particulier le prohibe.

Une nation bien instruite de tout ce qui peut contribuer à l'accroissement du commerce, & à la perfection des manufactures,

en Angleterre. 7

vient d'épuiser en vain tous les argumens que la raison peut fournir en faveur de la suppression des privilèges exclusifs dont jouissent les communautés : car en Angleterre, comme ailleurs, elles ne subsistent qu'en pure perte pour la société.

Le plus grand bien que la sévérité des loix de communauté ait peut-être jamais produit, est le glorieux établissement de l'Académie royale de Peinture & de Sculpture, à Paris, auquel elle donna lieu en 1640. La sévérité de ces loix contraignit quelques Artistes molestés à implorer la protection du Roi ; c'est à l'abri de cette glorieuse protection qu'ils exercent paisiblement leurs talens au-

A iiij

8 *L'Etat des Arts,*

jourd'hui , & qu'ils jouissent si honorablement des bienfaits & des distinctions que Sa Majesté daigne accorder à leurs efforts , & que leur assure la main judicieuse & chérie dont elle a fait choix pour les dispenser.

Plusieurs Nations s'étoient déjà enrichies par le commerce , sans que les Arts leur fussent , pour ainsi dire , encore connus. Le commerce , né du besoin , n'inspiroit que l'économie & le desir d'accumuler : il enrichissoit , sans les polir , les peuples qui le cultivoient ; il mettoit entr'eux beaucoup de correspondance & peu de société ; il les rassembloit sans les unir ; au contraire il accoutumoit les hommes à la défiance & à la dissimu-

lation. Toujours accablés d'affaires d'intérêt , il ne restoit aux commerçans ni assez de loisir pour cultiver les Arts peu lucratifs, ni assez de sentiment pour jouir de leurs productions ; les Arts séduisent davantage ces ames ; pour ainsi dire , passives & fatiguées de leur inaction , que des plaisirs tranquilles peuvent seuls retirer de l'indolence , & dont les facultés assoupies ne se réveillent qu'à la voix de la volupté.

Il semble d'ailleurs que l'esprit de commerce & l'esprit des Arts aient deux sources tout-à-fait différentes.

La mémoire est peut-être assez également distribuée à tous les hommes : mais ils possèdent le

jugement & l'imagination, ces deux autres facultés de l'entendement humain, avec moins d'égalité, & cette inégalité est aussi souvent nationale que personnelle. Les hommes qui ont en partage une imagination active & brillante, sont peu propres à des calculs soutenus, à des combinaisons tristes des différentes circonstances qui pourront rendre une affaire ou lucrative, ou ruineuse.

Les hommes chez qui le jugement se trouve supérieur à l'imagination, sont peu propres à leur tour aux beaux Arts; toujours la mesure ou la balance à la main, ils veulent que tout ce qui les environne puisse soutenir le

calcul , & soit susceptible de démonstration. Cette rigueur géométrique , si convenable au commerce , étouffe le génie des Arts , & guérit de l'heureux délire qui doit présider à leurs productions. Il étoit donc naturel , par exemple , que les Anglois s'occupassent principalement de Géométrie , de Méchanique , & de commerce , & les François & les Italiens principalement des Arts.

Le commerce ressemble beaucoup à ces jeux intéressés où tout se traite avec la dernière rigueur , où les meilleurs amis sont convenus de se dépouiller mutuellement sans scrupule & sans miséricorde , en observant d'ailleurs avec beaucoup de fidélité les loix

que ces jeux imposent. Le joueur, ainsi que le commerçant, est sujet à regarder comme peu utile à la société celui qui ne s'occupe pas entièrement du talent & de l'espoir de gagner. Il est vrai que le jeu n'est regardé que comme un amusement, & il faut lui laisser cette appellation favorable, de peur qu'une autre, mieux appropriée, ne fît rougir la foule de ceux qui, peut-être, ne jouent perpétuellement que parce qu'ils s'imaginent que tout le monde regarde le jeu comme un jeu.

Qu'il me soit permis de faire observer ici, avant que de quitter ce sujet, que les jeux de tous les animaux ne sont que des exercices & des répétitions badines.

en Angleterre. 17

mais importantes pour eux, des actions qui seront les plus sérieuses de leur vie, de sorte qu'il ne manque à ces jeux qu'un motif plus intéressant pour cesser d'être jeux.

Tous les animaux qui doivent vivre de chasse s'y exercent naturellement entr'eux, par des courses & des luttes feintes qui la représentent : ceux qui, de leur nature, ne sont ni chasseurs, ni voraces, s'exercent à fuir ou à se défendre, & tous s'exercent au combat. Il est assez déplorable de voir ainsi la nature entière se préparer à se nuire, & n'avoir pas d'amusement plus agréable que celui de s'y exercer. Il seroit bien humiliant pour l'humanité si les,

14 *L'Etat des Arts ,*

jeux d'intérêt, dont presque tout le monde s'occupe, étoient aussi un exercice des actions auxquelles la nature nous a destinés. Revenons aux facultés de l'entendement humain.

L'exercice du jugement rend sans doute les hommes plus raisonnables, mais on peut abuser de tout; on peut raisonner trop, on peut aussi s'en applaudir trop, & à force d'être content de soi sur l'article de la raison, mépriser tout ce qui ne paroît pas exactement raisonnable; quand cela arrive, on contracte un ton de sévérité qui détruit les liens de la société; nous l'évitons, elle nous fuit, on s'obstine à raisonner, mais on raisonne seul, la tristesse

& l'humeur s'emparent de l'esprit, & remplissent le cœur d'une amertume funeste; l'ennui, le dégoût de l'existence même, surviennent. C'est trop faire pour une de nos facultés, que de lui sacrifier toutes les autres.

Ceux d'entre les hommes qui se livrent davantage à leur imagination paroissent peut-être trop dissipés & trop frivoles; mais ils sont contents, on l'est d'eux, leur commerce est plus agréable, leurs mœurs sont plus douces, plus liantes & plus flateuses, ils font de la raison l'usage qu'on en doit faire; ils raisonnent aussi, mais ils n'en sont point affligés, ils cherchent de l'amusement par-tout, & presque tout les amuse; c'est en

conséquence de cette heureuse disposition qu'ils cultivent les Arts , ou qu'ils les protègent. L'amour des Arts bannit la férocité naturelle à tous les hommes , & il y en a peut-être plus ou moins dans une nation à proportion des progrès qu'ils ont fait chez elle.

Si le superflu fit naître les Arts , le sentiment les a cultivés , ils ont toujours suivi plus ou moins les siècles éclairés. A mesure que les hommes se sont affranchis de l'ignorance & de la crainte , à mesure qu'ils ont rougi d'avoir pû s'attrouper sans nécessité pour dépouiller ou détruire des hommes , & qu'ils ont commencé à croire que la violence & le meurtre étoient des crimes , ils ont cultivé

les Arts; les mœurs se sont adoucies, les amusemens innocens & tranquilles ont succédé aux actions éclatantes d'injustice & de cruauté, & le goût des Arts chez les Rois a toujours annoncé depuis le bonheur & la gloire des plus beaux regnes. Le goût de l'Architecture, qui embrasse, qui suppose celui de tous les autres Arts, décore les Etats, occupe les peuples, procure leur bien être, élève des monumens non suspects de la magnificence, de la bonté, & par conséquent de la grandeur des Rois. Jouissons du bonheur de vivre dans des tems, dans des lieux où, on ose le dire, rien n'est véritablement grand que ce qui est bon.

L'Angleterre, long-tems déchirée par les factions, ne s'occupoit qu'imparfaitement de la culture de ses terres fertiles, & du travail de quelques mines; l'extrême activité de ses habitans ne s'appliquoit qu'à la guerre qu'ils se faisoient entr'eux, & qu'ils portoient quelquefois chez leurs voisins: malheureux esclaves de leurs chefs différens, ils en étoient aussi perpétuellement les victimes, ainsi que de l'ignorance & de la superstition la plus marquée. Successivement en proie à l'ambition des Romains, des Danois, des Saxons, des Danois encore, & puis des Normands, on ne voyoit en Angleterre qu'un mélange informe de toutes ces nations. Mais le

climat les naturalisa bientôt; l'amour des Sciences, qui est une passion naturelle aux habitans de cette isle charmante, subsista toujours: les nuages épais, dont la tyrannie, la révolte & la superstition la couvrirent tour à tour, ne purent ni éteindre, ni éclipser les lumieres qui éclairerent l'Angleterre. Les deux *Bacons*, les *Moore*, & long-tems après eux les *Locke* & les *Newton*, furent des exemples fameux des dispositions que les Anglois ont aux Sciences, sans compter un grand nombre de ces Philosophes desavoués, mais célèbres, qui faisoient des découvertes dont l'existence est encore problématique pour la plûpart des hommes, mais

dont la science profonde à d'autres égards est très-réelle & bien reconnue ; je parle des Alchimistes , dont l'Angleterre a produit un grand nombre.

Cependant les Arts, encore ignorés en Angleterre , faisoient de grands progrès en Italie , en France, & même en Espagne ; les Anglois se contentoient de faire voir quelque goût pour leurs productions , pendant que les autres nations en cultivoient le talent ; ils voulurent jouir des Arts, quoique l'envie ne leur fût point encore venue de les exercer.

Holbens , Rubens , Vandick , Johnson , Lelley , Kneller , tous étrangers & tous habiles , se succéderent en Angleterre ; ils y fu-

rent tous appellés & retenus par les pensions & les honneurs que le Roi leur accorda, & par les suffrages des courtisans qui les employoient à grands frais. Ces dispositions si favorables aux Arts & aux Artistes étoient communes dans ces tems-là, il y entroit même de l'enthousiasme; elles finirent en Angleterre avec les Princes qui les y avoient mises à la mode.

Le goût des Arts ne se perdit pas pour cela chez les Anglois; il y devint même plus général; mais il s'affoiblit en se divisant. L'enthousiasme se dissippa, & les Artistes habiles y perdirent.

Le commerce, qui faisoit alors des progrès très-rapides, acheva d'ôter aux Artistes la considéra-

22 *L'Etat des Arts,*

tion personnelle dont ils jouissent. Par-tout où le commerce fleurit , les richesses font une des principales distinctions , & les Arts n'étant pas la voie commune des richesses , y sont par conséquent moins distingués ; c'est ici le lieu d'assurer , malgré tout ce qu'on a débité , que les Arts ne font point en Angleterre l'objet de l'attention publique ; il n'y a point d'institution en leur faveur , ni de la part de la Couronne en particulier , ni de celle du gouvernement en général. Je ne sçais même si la constitution de l'Etat ne rendroit pas infructueux le dessein que l'on auroit pu avoir d'exciter l'émulation dans les Arts , par des pensions ou

autrement. Aucun poste lucratif ne s'accorde en Angleterre que dans la vûe directe ou indirecte d'acquérir, ou de conserver, la pluralité des suffrages dans les élections parlementaires. Suivant cette économie ministériale, sage & prudente dans son principe, un Artiste à grands talens, sans aucun droit de suffrage, ou sans protecteurs qui en eussent, n'auroit jamais rien obtenu.

Les Anglois s'amuseut beaucoup des Arts sans trop considérer l'Artiste. Il n'y a qu'un Peintre en Angleterre qui ait pension, & qu'on appelle *Peintre du Roi*; il l'est par brevet, avec un salaire de cinq mille livres. Tous les Ambassadeurs que le Roi d'Angle-

*

toujours quelque Echevin qui veut être fait *Chevalier* ; on a soin d'en informer Sa Majesté , qui le touche de son épée. On prétend que les Echevins qui demandent cet honneur , le font ordinairement pour satisfaire l'ambition de leurs femmes , elles en acquierent le nom de *Lady*. Tous ceux qui l'approchent , ses enfans , son mari même , ne lui parlent plus alors qu'à la troisieme personne ; elle en va plus souvent au spectacle pour avoir le plaisir d'entendre demander à perte d'haleine l'équipage & les gens de *Lady* ***.

On admet encore en Angleterre la distinction si raisonnable de l'ancienneté des familles & du rang : c'est la premiere, comme

B

de raison : la seconde s'accorde aux richesses ; il ne s'en trouve plus après celle-là qui ne soit presque imperceptible.

L'Anglois a toujours en main une balance fidele où il pese scrupuleusement la naissance, le rang, & surtout la fortune de ceux avec qui il se trouve, afin d'y assortir son maintien & son discours ; l'ouvrier riche ne manque jamais de l'emporter dans cette balance sur l'Artiste qui ne l'est pas. Disons en passant qu'il n'est rien de si ridicule que l'inquiétude extrême de la plûpart des Angloises sur la folie du rang, depuis celles à qui on en doit pardonner la prétention, jusqu'à celles qui n'en sçauroient avoir aucune. Un Au-

reur Anglois * plein d'esprit & de connoissances, a fait dans un de ses discours journaliers un tableau très-vrai & très-plaisant de cette misérable puérité.

La Peinture, &, en général, les Arts qui ont rapport au dessein, ont toujours attiré au moins autant de considération à ceux qui les professent, qu'aucun des autres Arts qui sont faits pour flatter les sens.

De tous les organes de nos sens, l'œil est sans doute le plus occupé; rien n'égale l'activité de nos regards, la fréquence & l'assiduité de leur application. Ils cherchent sans cesse avec une avidité insatiable de nouveaux objets :

* M. Hill, dans l'*Inspecteur*.

dès que le sommeil laisse à nos paupières la liberté de s'ouvrir, nous courons à la lumière, nous présentons nos yeux avec empressement aux réflexions d'un nombre infini de formes & de couleurs, & pour étendre davantage le spectacle, nous achetons au prix de cent incommodités le plaisir d'habiter des lieux élevés. Ce spectacle n'est jamais assez vaste, assez varié, ni assez brillant, quand même il n'auroit de bornes que ces montagnes, que leur éloignement peint d'azur sur ces beaux fonds de pourpre & d'or, dont la naissance & la fin du jour décorent quelquefois l'horizon.

Si on entre dans les maisons,

On veut que les yeux s'y trouvent encore occupés agréablement ; les appartemens sont ornés de mille objets différens, & le faste de leur décoration fait aisément oublier qu'ils furent inventés par le besoin. Combien d'Artistes, de Peking jusqu'à Rome, sont occupés à les décorer ! Que de couleurs, que de formes, que de substances différentes sont élégamment combinées ! Le plus riche de tous les métaux, l'or, dont la couleur est la plus lumineuse, y brille de toutes parts. Mais il annonçeroit trop grossièrement l'opulence, s'il étoit possible de l'introduire en masse par-tout où l'art ne l'applique qu'aux superficies. On diroit qu'il est encore plus

Bij

précieux quand il ne fait que revêtir, que décorer un objet, que lorsqu'il l'enrichit par sa quantité.

Industrieuse abeille, nous vous devons ces lumières agréables & nombreuses qui vont succéder à celle du jour. En vain la nuit vouloit dérober à nos yeux la scène brillante dont ils jouissoient ; ils voient, ils jouissent encore : les *Gaspard*, les *Claude*, auroient-ils trouvé le secret de fixer quelques rayons du soleil ? Par quel charme vois-je encore le ciel, les eaux, les campagnes riantes ? Quel art perpétue ici, dans le sein de l'épaisse nuit, les fêtes, les délices des plus beaux jours ?

Peinture enchanteresse, Art sé-

duisant, c'est vous qui trompez nos yeux par cette magie qui nous fait jouir de la présence des objets trop éloignés, ou qui ne sont plus : vivez, Peintres charmans, qui vous plaisez à nous rappeler le souvenir de quelqu'un de ces momens heureux, de quelque une de ces scènes délicieuses qui n'ont de durée que dans vos tableaux. Loin de nous ces pinceaux effrayans sans cesse trempés dans le fiel de la douleur, ou dans le sang des martyrs. Pourquoi perpétuer, par des peintures toujours trop fidèles, l'image des objets dont la présence nous affligeroit ?

C'est ainsi que nos yeux avides épuisent les efforts de tous les Arts qui ont rapport au dessin

B iiij.

ou aux couleurs , fans en être encore satisfaits ; cette avidité est commune à tous les yeux , mais ceux de tous les hommes ne se plaisent pas également aux mêmes objets. La Peinture semble seule avoir réuni tous les suffrages : toutes les Nations s'en amusent , & l'Angloise est une de celles qui s'en amuse d'avantage. Les Anglois ont tous les goûts , & ils cherchent peut-être même avec trop d'impatience à les satisfaire.

Ce n'est pas par avarice que les Anglois cherchent les richesses avec tant d'ardeur , c'est plutôt pour en jouir ; ils sont extrêmement sensuels , ils ont beaucoup d'esprit , cette circonstance con-

tribue à augmenter leur sensualité, & y contribueroit encore davantage si, un peu moins chargés des entraves de la raison, ils l'avoient aussi susceptible d'agrément que de force. Ils aiment beaucoup les Arts, & nous allons voir qu'ils les possèdent tous dans un certain degré de perfection plus réel que vanté.

De la Peinture d'Histoire.

Les Peintres d'histoire ont si peu d'occasion d'exercer leurs talens en Angleterre, qu'il est surprenant qu'il s'y trouve des Artistes qui veulent s'appliquer à ce genre : celui à qui cela arrive n'est gueres dans le cas d'avoir des émules. Quelqu'un donc

* B v

qui connoîtra ce que peut l'émulation dans la pratique des Arts, concluera aisément qu'il n'est pas possible qu'il y ait dans ce pays-là des Peintres d'histoire aussi habiles qu'il pourroit y en avoir, s'il s'y trouvoit plus d'émulation. M. Hayman, qui y professe ce talent, possède toutes les qualités qui peuvent faire un grand Peintre.

La religion ne fait en Angleterre aucun usage des secours de la Peinture pour inspirer la dévotion; les Eglises n'y sont tout au plus décorées que d'un tableau d'autel dont personne ne parle; les appartemens ne le sont que de portraits ou d'estampes, & les cabinets des curieux ne sont remplis que de tableaux étrangers, ordinairement

reme
nombr

Les

obstac

égaler

lens,

ont à c

mes d

dre d

seroit

faire

Peint

ceux

parti

bir te

teurs

dée

est ai

N

d'un

rement plus considérables par leur nombre que par leur excellence.

Les Peintres Anglois ont un obstacle à surmonter, qui arrête également les progrès de leurs talens, & ceux de leur fortune. Ils ont à combattre une espece d'hommes dont la profession est de vendre des tableaux; & comme il seroit impossible à ces gens-là de faire commerce des tableaux des Peintres vivans, & sur-tout de ceux de leur pays, ils prennent le parti de les décrier, & d'entretenir tant qu'ils peuvent les amateurs qu'ils approchent, dans l'idée absurde que plus un tableau est ancien, plus il est précieux.

Voyez, disent-ils, en parlant d'un tableau moderne, il est en-

Bvj

core tout brillant de cette ignoble fraîcheur qu'on découvre dans la nature ; il s'en faut bien que le tems l'ait encore couvert de sa docte fumée, de ce nuage sacré qui doit le cacher quelque jour aux yeux profanes du vulgaire, pour ne laisser voir qu'aux initiés les beautés mystérieuses d'une vénérable vétusté. Tels sont les défauts dont les brocanteurs accusent les tableaux modernes ; c'est avec de pareils discours qu'ils interdisent l'entrée des cabinets aux ouvrages des Peintres vivans, qui ne sont jamais employés qu'avec répugnance & dans des occasions indispensables.

Les Artistes Anglois ont depuis peu tâché d'eriger en Académie

une école de deſſein, où ils entretiennent depuis long-tems avec beaucoup d'ordre, & même de ſuccès pour les élèves, un modèle de chaque ſexe, par la ſouſcription annuelle & volontaire de ceux qui ont envie d'y étudier. Cet établifſement ſ'accommode admirablement au génie Anglois; chacun paye également, chacun y eſt le maître, nulle dépendance; les écôliers les moins formés n'y accordent qu'à regret quelque déférence aux leçons des maîtres de l'Art : ceux-ci y aſſiſtent conſtamment avec une aſſiduité ſurprenante.

Quelques-uns de ceux qui contribuent à l'entretien de cette école, dans l'intention d'acquérir

38 *L'Etat des Arts,*

aux Arts plus de considération ; & en même tems de former une école publique & libre , firent le projet de s'incorporer en Académie. Ils imaginerent que dès qu'ils auroient choisi des Professeurs & d'autres Officiers, & établi beaucoup de loix , dont les Anglois sont grands faiseurs , ils constitueroient une Académie ; & de crainte d'offenser ou de rebuter ceux d'entre les Artistes qui se trouveroient exclus de la nomination au Professorat, ils nommerent plaisamment presque autant de Professeurs qu'il y avoit d'Artistes. Mais ils oublioient de remarquer que ces sortes d'établissmens ne sçauroient subsister sans une subordination, ou

forcée , ou de convention , dont tout bon Anglois est ennemi né , quand un intérêt bien pressant ne la lui inspire pas. Quoiqu'il en soit , le projet d'une Académie n'eut pas lieu , soit qu'il fut mal conçu , soit que son inutilité dût produire naturellement sa ruine.

On a établi à Londres , depuis quelques années , un hôpital pour les enfans trouvés ; il manquoit à cette grande ville une institution aussi raisonnable. On peut dire que le peuple fait presque tout en Angleterre. Cet hôpital , qui est déjà un édifice très-vaste , a été érigé par la souscription de quelques particuliers qui souhaitoient que cet établissement eût lieu. Le Roi d'Angleterre y a souscrit

comme les autres , & bien des personnes le font encore tous les jours.

Quand il fut question d'orner quelques salles de cette maison , ceux qui la gouvernent ne voulurent point y employer l'argent de la charité. Les principaux Artistes de Londres , en tous genres , s'assemblerent , & convinrent de fournir chacun un ou plusieurs morceaux , qui serviroient à décorer les principales pieces de l'hôpital. Ce projet est exécuté , & ces pieces , aujourd'hui , font une espede d'exposition publique des différens talens qui se trouvent en Angleterre.

La principale piece est décorée de quatre grands tableaux , par

quatre Peintres différens. Les sujets , qui sont tous pris dans l'Ecriture Sainte , sont relatifs aux enfans. M. *Hayman* a représenté Moïse tiré des eaux. Le tableau de M. *Hogarth* représente le moment où la nourrice à qui Moïse avoit été confié , le ramène à la fille de Pharaon. M. *Wills* a pris pour sujet cet endroit de l'Evangile où Jesus-Christ dit à ses disciples de n'empêcher pas les enfans de venir à lui. Agar & Ismael , dans l'instant où l'ange leur découvre la fontaine , font le sujet du quatrieme tableau ; il est de M. *Highmore*. Les Peintres de portrait y ont fourni , en pied ou autrement , ceux des personnes qui ont eu le plus de part à ce glorieux

établissement ; enfin tous les genres de peinture ont contribué en quelque chose à cette décoration. Les Sculpteurs s'y sont signalés ; cet étalage , également louable & nouveau , a mis le public à portée de juger si les Artistes sont aussi foibles en Angleterre que les étrangers & les Anglois même le disent. Car c'est également la mode chez eux de se faire peindre à tout propos , & de dire en même temps qu'ils n'ont point de Peintres. Ceux-ci ont aussi beaucoup contribué eux-mêmes à cette injustice , en se décriant mutuellement comme ils ont coutume de le faire.

M. *Hogarth* a donné à l'Angleterre un nouveau genre de ta-

bleaux ; ils contiennent un grand nombre de figures, ordinairement de sept ou huit pouces de hauteur. Ces ouvrages singuliers sont proprement l'histoire de quelques vices, souvent un peu chargée pour des yeux étrangers, mais toujours pleine d'esprit & de nouveauté. Il sçait amener agréablement dans ses tableaux les occasions de censurer le ridicule & le vice, par des traits fermes & appuyés, qui partent tous d'une imagination vive, fertile & judicieuse.

Tous les tableaux de M. *Hogarth* sont gravés par lui ou sous sa direction. Le déplaisir qu'il eut de voir ses premières planches exposées, aussi-tôt qu'elles paru-

rent, à la piraterie de quelques mauvais Graveurs, réveilla son activité naturelle. Il assembla les gens de l'Art, & leur suggéra de se joindre pour obtenir un privilège qui les mît en état de jouir de leurs ouvrages exclusivement, & qui en défendît la copie, ou même l'imitation, de quelque façon que ce pût être. Le Parlement accorda ce privilège, qui eut bientôt sur la gravure en Angleterre une influence très-remarquable. Il n'y avoit à Londres, avant ce tems-là, que deux boutiques de marchands d'estampes; mais après ce privilège, elles s'y sont multipliées tout d'un coup au point de pouvoir y être comptées par centaines; & si l'on

fait attention au nombre & à l'excellence des Graveurs qui se trouvent aujourd'hui à Londres , on pourra dire que, de tous les Arts qui ont rapport au dessein , celui de graver en taille douce a fait dans ce pays-là le progrès le plus rapide & le plus avancé.

M. Baron , Graveur François , y jouissoit depuis long-tems d'une réputation bien méritée ; plusieurs de ses compatriotes y en ont aussi acquis depuis , sans diminuer la sienne : des Anglois enfin viennent d'y apporter de France des talens peu communs , qu'ils communiqueront sans doute à leurs compatriotes par leurs leçons & par leur exemple.

Revenons à M. *Hogarth* : il

vient de donner au public un livre intitulé : *l'Analyse du beau, pour servir à fixer l'idée indécise du goût* : cet ouvrage est fait pour prouver qu'il existe un contour, dont la courbure peut être déterminée, & que l'existence de ce contour ou de cette ligne constitue la beauté & les graces d'un objet, pourvû que d'ailleurs la destination de cet objet en soit susceptible ; il enseigne la façon d'abandonner le précis de cette ligne, quand on veut passer, par exemple, de *l'Antinoüs* à *l'Hercule*, ou au *Mercur*e, &c.

M. *Hogarth* cite plusieurs exemples qu'il tire de la nature, belle ou difforme, qui prouvent incontestablement la vérité qu'il

veut établir. Il croit que les Peintres & les Sculpteurs de l'antiquité ont dû posséder comme un mystère de leur Art, un secours mécanique & général, un principe fixe qui les mettoit en état de produire plus sûrement & plus communément les beautés qu'on trouve dans leurs ouvrages; une partie de ce secours n'a pû être, selon lui, que la connoissance des propriétés de la ligne dont il parle; lesquelles propriétés étoient peut-être réduites en système.

Il auroit pû fixer géométriquement la courbure ou l'obliquité de sa ligne de beauté, en fixant la hauteur & le diamètre du cylindre autour duquel il suppose qu'elle doit faire une révolution spirale.

le, & de sa ligne *gracieuse*, comme il l'appelle, en fixant de même la base & la hauteur du cône autour duquel elle doit faire une pareille révolution.

Rien n'est si ingénieux que l'application qu'il fait de la visite si connue d'*Appelle* à *Protogene*. On dit qu'*Appelle* ne l'ayant pas trouvé chez lui, traça une ligne très-fine qui devoit apprendre à *Protogene*, à son retour, qu'un Artiste sçavant étoit venu le visiter; on ajoute que *Protogene* voyant cette ligne, & ce qu'elle annonçoit, en tira une autre qui la divisoit dans sa longueur, afin que s'il ne se trouvoit pas chez lui quand *Appelle* y reviendroit, il pût voir qu'on l'avoit

J'avoit entendu , & qu'il s'étoit adressé à un Artiste qui méritoit l'attention qu'*Appelle* lui témoignoit en venant chez lui.

M. *Hogarth* remarque judicieusement à ce propos , que la finesse d'une ligne quelconque , ni la plus grande finesse de celle qui la diviseroit dans toute sa longueur , ne seroit pas chez un Peintre une marque de talent : qu'il est plus raisonnable de supposer que ce trait étoit un contour sçavant reçu dans la pratique des grands Maîtres , & que celui que *Protogene* ajouta supposoit la connoissance des propriétés du premier *.

* L'usage d'un mot ou d'un signe mystérieux , dans les différentes professions , est très-

Cet ouvrage est accompagné de deux grandes planches qui contiennent plusieurs exemples réjouissans, suivant le style ordinaire de l'Auteur. On y voit la laideur se produire plus ou moins dans les animaux, ou dans les ouvrages d'ornement, à mesure que les contours de ces différens objets s'éloignent plus ou moins des principes que M. *Hogarth* veut établir. Il en étend l'application jusques dans l'action & la façon

ancien ; & subsiste encore dans quelques Provinces de l'Europe. Ce mot ou ce signe n'étoit jamais révélé qu'aux initiés, & d'une façon solennelle ; ils s'en servoient entr'eux pour se reconnoître, comme firent peut-être *Appelle* & *Protogene*. Et ce signe étant devenu très-universel, un ouvrier, éloigné de son pays, en s'adressant à un maître de sa profession, trouvoit toutes sortes de secours par le moyen de ce signe.

de se mouvoir dans la danse , & dans la déclamation.

Il prétend que beaucoup de variété , judicieusement introduite , est inséparable de la beauté ; il donne quelques exemples de cette nouvelle sorte de composition dans le profil d'un balustre ; il entre dans de très-grands détails sur chaque article de son sujet , mais on ne doit point craindre de l'y suivre , on en sera dédommagé à chaque pas , par quelque idée nouvelle & pleine de sagacité.

Il faut ajouter que M. *Hogarth* est bien éloigné de se donner pour l'inventeur de la *ligne ondoyante* : il prétend seulement avoir démontré , par des exemples , le degré de courbure qu'il faut qu'elle

Cij

ait pour produire la beauté, & avoir réduit en système des règles indécises, des idées flottantes, des leçons dont on sentoît la nécessité, mais dont on ne connoissoit pas l'existence systématique. Il se flatte enfin d'avoir fondé une théorie qu'aucun Auteur connu n'avoit encore imaginé, & à laquelle on substituoit toujours l'humiliante absurdité du *je ne sçais quoi*.

Du Portrait en huile.

Le portrait est, en Angleterre; le genre de peinture le plus suivi & le plus recherché; c'est l'usage, & une politesse, de se donner réciproquement son portrait, même entre hommes.

Nous avons dit ailleurs que jusqu'à ces derniers tems, la Peinture n'avoit été pratiquée en Angleterre que par des étrangers. *Kneller*, le dernier de ceux qui s'y sont établis, mourut en 1726, & laissa, en mourant, cinq cens portraits commencés, dont la moitié du prix étoit payée d'avance. Les Artistes, dans ce pays-là, ne parlent encore de lui qu'avec admiration. Il peignoit avec une promptitude étonnante ; il avoit le pinceau hardi, la touche ferme, large, & brillante ; sa maniere de dessiner étoit grande & noble, mais moins servile que ne le doit être celle d'un Peintre de portrait. Il ne falloit pas exiger de lui des ressemblances trop si-

delles ; mais ce défaut étoit remplacé par des graces , & sur-tout par une grande simplicité , qui est l'attrait le plus séduisant pour des yeux anglois. Ces qualités lui procurerent une vogue immense , qui lui tint lieu de talens , lorsqu'elle fut devenue un obstacle à les exercer. Elle lui donna l'occasion d'amasser de grands biens , malgré le faste de sa dépense. Le Roi d'Angleterre en fit un de ces Chevaliers dont nous avons parlé.

Kneller étoit à tous égards un modèle difficile à suivre ; cependant tous les Peintres Anglois voulurent l'imiter , tous adopterent sa maniere ; il peignoit avec une extrême vitesse , sans appa-

rence d'étude, & souvent au premier coup. Tous se piquerent de peindre vite, quoiqu'il s'en fallût bien qu'ils y fussent obligés par la multiplicité de leurs occupations. Plusieurs allerent même jusqu'à l'affectation de ne pas couvrir la toile par-tout, c'est-à-dire dans les endroits où la teinte & sa couleur pouvoit servir, parce que *Kneller* l'avoit fait. Ils portèrent l'enthousiasme jusqu'à vouloir donner à de très-mauvais ouvrages le ridicule mérite d'avoir été faits au premier coup. *Kneller* dessinoit quarrément, mais avec une affectation vicieuse, puisqu'elle n'est pas naturelle; les autres voulurent aussi donner cette quarrure à leur trait

incorrect & négligé. *Kneller* avoit été obligé de faire peindre ses draperies, & son avidité lui avoit toujours fait préférer les Peintres qui vouloient l'entreprendre au plus bas prix. Ses portraits étoient si mal drapés qu'on ne sçauroit s'en faire une idée. Et quand on lui reprochoit tant de négligence, & qu'on lui parloit du tort que de pareils ouvrages pourroient faire à sa réputation, il avoit coutume de dire qu'ils étoient trop mauvais pour lui nuire, & pour passer jamais à la postérité sous son nom.

Ses mauvaises draperies furent aussi imitées par les Peintres de portraits. Tant d'absurdités font bien voir combien il est dange-

reux pour eux de penser à quel-
qu'autre imitation que celle de
la nature. La fureur d'imiter, jus-
qu'aux plus grands défauts de
Kneller, ne donna à personne la
vogue qu'il avoit eue. Le public,
au contraire, se plaignoit qu'il
n'y avoit plus de Peintre en An-
gleterre, & ceux-ci acheve-
rent de persuader, par les discours
qu'ils tenoient l'un de l'autre,
une vérité que leurs ouvrages
avoient assez bien établie. On
continuoit néanmoins à se faire
peindre, car les Anglois, & sur-
tout les Angloises, s'en font un
très-grand amusement.

Cependant quelques Peintres
plus studieux & plus habiles, pa-
rurent, qui, sans faire convenir

58 *L'Etat des Arts;*

à la nation qu'elle avoit en eux des Peintres, bannirent au moins le goût imbécille de l'imitation de *Kneller*.

Ramsay, Peintre habile, ne reconnoissant d'autre guide que la nature, apporta d'Italie un goût raisonnable de fidélité; on vit dans ses portraits cet esprit juste & ferme qu'il déploie si agréablement dans la conversation. Ses ouvrages auroient eu encore une plus grande supériorité, si la Peinture étoit susceptible à un certain point de l'influence du jugement le plus sain, & de l'étendue des connoissances.

M. Vanloo, Peintre François, membre de l'Académie royale de Peinture, un de ceux qui a le

plus contribué à la célébrité de ce nom , arriva à Londres dans l'instant où les Peintres commençoient à y étudier la nature avec un peu plus de soin. Son arrivée produisit une émulation générale parmi eux.

L'accueil que lui firent les Anglois lui parut également flateur & nouveau. A peine eut-il achevé les portraits de deux de ses amis , que tout Londres voulut les voir , & se faire peindre. Il est inconcevable combien on s'occupe d'un nouveau Peintre dans cette grande Ville , pour peu qu'il ait de talent. Il y eut des voitures à la porte de M. *Vanloo* , pendant plusieurs semaines après son arrivée , comme on en voit

à la porte des spectacles. Il compta bientôt par centaines les portraits commencés, & fut obligé de prendre jusqu'à cinq séances par jour : on payoit largement celui qui tenoit le registre de ses séances, pour se faire inscrire antérieurement au jour qu'on auroit pû obtenir, si la rotation eut été observée, & qui étoit souvent à six semaines de celui où l'on se présentoit.

L'extrême facilité & le grand talent avec lequel M. *Vanloo* peignoit les portraits d'hommes principalement, le mirent en état de tirer parti de cette vogue, & de faire une assez belle fortune ; ce qui y contribua beaucoup, fut la sage résolution qu'il prit de se

mettre entièrement sur le pied Anglois. Il fit venir chez lui plusieurs Peintres qui lui aidoient à expédier le grand nombre de portraits dont il étoit accablé.

Le Peintre de portrait, en Angleterre, fait son talent d'une façon singulière ; dès qu'il a acquis un certain degré d'habileté, il se loge comme un homme à son aise ; il prend, avec ses confrères, un ton d'importance & de supériorité, & compte moins sur son talent, pour soutenir ce ton, que sur le crédit de quelque ami puissant, ou de quelque femme à la mode dont il a acheté la protection, & qu'il cultive quelquefois avec assez peu de dignité. Son but alors n'est pas tant de faire bien, que de

62 *L'Etat des Arts,*

faire beaucoup; il cherche la vogue, une de ces vogues exclusives qui mettra pour un tems entre ses mains tous les principaux portraits qu'il y aura à faire en Angleterre : s'il l'obtient , il sera obligé , pour en profiter , de travailler extrêmement vite ; il fera donc plus mal , mais il n'en sera pas moins occupé. La mode , dont l'empire a depuis si long-tems envahi celui de la raison , veut qu'il peigne toute l'isle , pour ainsi dire , malgré elle , & qu'il soit contraint à peindre moins bien qu'il ne voudroit , par ceux mêmes qui l'employent. Il ne pense qu'à monopoliser , & croit être fort adroit en témoignant grossièrement une compassion insolente pour quel-

que défaut de politique ou de talent qu'il prétend humblement être la cause du mauvais succès de ses confreres ; de là il prend l'occasion d'afficher avec soin qu'ils sont négligés , & affecte de paroître leur souhaiter un meilleur sort. C'est ainsi que je l'ai vû pratiquer assez récemment. Je ne prétends pas toutefois qu'il n'y ait eu des vogues accordées au mérite seul , mais ces vogues sont rares. Beaucoup d'impudence & d'affectation font valoir un peu de talent , & en tiennent lieu même lorsqu'il est absolument absent.

On ne peut pas dire que le public soit véritablement la dupe de toutes les puérités que nous

venons de décrire, il ne l'est que de la mode qu'il suit en se plaignant ; c'est elle qui le conduit chez un Peintre dont il n'a pas trop bonne opinion, pour lui faire commencer un portrait par vanité, dont il n'a pas besoin, & qu'il ne fera achever qu'à regret. Mais les femmes, sur-tout, veulent qu'on voye leur portrait dans l'étalage du Peintre à la mode.

Tout se mène en Angleterre par l'esprit de parti, tout en devient un objet ; cette nation décide sur toutes les choses de la vie par cet esprit général, elle aime les extrémités : disons qu'on ne connoît gueres les Anglois quand on les soupçonne de froideur & d'indifférence. Il est vrai

qu'ils sont d'une retenue qui va quelquefois jusqu'à passer pour timidité, & qu'en présence de quelqu'un, qu'ils connoissent peu, & sur-tout des étrangers, ils ne se livrent point à l'envie de parler, ils observent même un silence obstiné. Mais il faut voir l'Anglois avec ses amis de confiance; il faut voir les plus considérables de cette nation dans leurs cotteries *anti-gallicanes*, *anti-ministériales*, ou de quelque autre sorte de controverse dont l'énumération feroit trop longue; il faut l'entendre, non pas raisonner froidement sur le parti qu'il n'a peut-être embrassé que par hazard, mais le soutenir avec une chaleur & une véhémence véri-

tablement noble , par des argumens souvent solides , mais toujours ingénieux. C'est alors qu'il étale , avec une facilité admirable, cette logique habituelle & nationale , que ceux qui le connoissent ne peuvent s'empêcher de lui accorder. Mais il faut , pour animer l'Anglois , qu'il ait un parti à soutenir ou à combattre. Il n'existe pas dans un milieu insipide & languissant ; il aime à se placer tout d'un coup dans quelque extrémité remarquable dont il ne sort ordinairement que pour passer à celle qui lui est opposée. Ce procédé n'est peut-être pas le plus raisonnable , mais il est le plus brillant & le plus libre ; accoutumé à une in-

dépendance effrénée , toutes ses opérations annoncent l'absence du joug : mais souvent il ne se contente pas de soutenir de ses discours seulement le parti qu'il lui arrive de prendre , il y emploie aussi son crédit & sa fortune, plus ou moins , suivant l'importance de l'objet de sa partialité ; c'est elle qui est la cause la plus ordinaire de la vogue des Peintres.

Chaque Peintre de portrait , en Angleterre , a une salle d'étalage séparée du lieu où il travaille. C'est , pour les personnes oisives , un des amusemens du matin , que d'aller visiter les étalages des Peintres de portraits. Un laquais introduit les curieux sans déranger

son maître , qui ne sort point de son cabinet qu'on ne le demande. S'il paroît , il feint , pour l'ordinaire , d'être employé à peindre quelqu'un , soit pour avoir un prétexte de rentrer plutôt pour continuer son travail , soit pour paroître fort occupé , ce qui est souvent un bon moyen de le devenir quand on ne le seroit pas. Le laquais du Peintre sçait par cœur tous les noms , vrais ou imaginés , des personnes dont les portraits , commencés ou finis , décoreront la salle d'étalage ; on regarde beaucoup , on applaudit tout haut , on censure tout bas , on donne de l'argent au laquais , & l'on sort. On se déclare alors plus ouvertement pour ou contre l'Artiste ;

on s'échauffe , on s'y connoît , & ceux qui se sont déclarés en sa faveur , se font peindre pour prouver qu'il est habile.

Quand un Peintre de portrait est un peu occupé , c'est l'usage qu'il fasse faire ses draperies à d'autres. Deux Peintres qui se disputoient la vogue s'aviserent de s'approprier entr'eux un Peintre de draperies , véritablement très - habile , nommé *Vanhaken* , & qui , capable des meilleures choses , ne s'étoit mis dans ce genre que parce qu'il y trouvoit des avantages constans. Les deux Peintres se joignirent pour assûrer au troisieme huit cens louis annuellement , soit qu'ils puissent lui fournir de l'ouvrage.

dans cette proportion , ou non. Lui, de son côté, s'engagea à ne draper que pour eux. Quand on se faisoit peindre par un de ces deux Peintres, ce n'étoit souvent qu'à condition que Vanhaken habilleroit le portrait. En effet ses draperies étoient charmantes, de bon goût, & d'une grande vérité. Les deux Peintres émules, en s'emparant ainsi de Vanhaken, causerent beaucoup d'embarras à ceux de leurs confreres qui ne pouvoient se passer de son secours. Les meilleurs ne sçavoient plus peindre une main, un habit, un fonds ; ils furent réduits à l'apprendre ; il fallut travailler davantage : quel malheur ! Alors on ne vit plus arriver chez

Vanhaken des différens quartiers de Londres , nⁱ par les caroffes des villes d'Angleterre les plus éloignées , des toiles de toute grandeur , sur lesquelles un , ou plusieurs masques étoient peints , & au bas desquels le Peintre qui les envoyoit avoit eu soin d'ajouter assez plaisamment la description des figures grosses ou menues , grandes ou petites , qu'il falloit leur donner. Rien n'est plus ridicule que l'étoit cet usage , mais il existeroit encore , si Vanhaken existoit.

On s'étonnera du nombre de portraits que tout ce que nous venons de dire suppose , aussi est-il surprenant combien on se fait peindre en Angleterre ; mais les

fortunes y étant plus égales qu'aill-
leurs, & les meilleurs Peintres ne
prenant que dix ou douze louis
pour un buste, ce qui est un usa-
ge dont il seroit dangereux de
s'écarter, ce prix modéré ne met
pas un obstacle à la coutume de
donner souvent son portrait.

Les Peintres Anglois sont na-
turellement coloristes, leur ma-
niere est ce que les Artistes ap-
pellent *large* : elle est simple, &
par conséquent tire au grand ; ils
colorent les portraits de femmes,
sur-tout, avec un art singulier &
une pureté extrêmement agréa-
ble, mais ils négligent trop les
détails.

Chaque nation adopte dans ses
femmes un caractère différent de
beauté.

beauté. Cette idée n'est sans doute que l'effet de l'habitude & du préjugé ; ce n'est qu'un goût formé par les objets mêmes, & dont il ne faut pas disputer. Les différens usages, quoiqu'ils ne soient que des institutions arbitraires, influent néanmoins beaucoup sur ce que l'on trouve plus ou moins beau ; la beauté est toujours un peu relative à l'habitude, c'est pour cela que ce qu'on regarde comme beau & plein de graces dans un lieu, est censuré dans un autre, comme maussade & gauche. Il est aussi une espee d'éducation, pour ainsi dire, mécanique, particuliere à chaque nation, qui pare ou qui dépare à mesure que les yeux y sont plus

D

ou moins accoutumés. Au reste on trouve beau dans une femme en Angleterre une peau fine & très-blanche, des couleurs tendres & legeres, un embonpoint seulement de fanté, un visage plus ovale que rond, un nez un peu allongé, mais d'une belle forme, assez comme l'antique, des yeux grands & moins vifs que touchans, une bouche gracieuse, sans sourire, d'un tour même un peu boudeur, qui lui donne à la fois de la dignité & une forme voluptueuse, des cheveux propres qui, toujours sans poudre, puissent faire, par leur couleur, les effets variés auxquels la nature les avoit destinés, une taille avantageuse & droite, le col long &

dégagé , les épaules quarrées & plates , la poitrine étendue , la gorge saillante , des mains presque toujours un peu trop maigres , & d'une forme qui , je pense , ne passe pour belle qu'en Angleterre. Voilà ce que les Peintres Anglois ont souvent à représenter , & leurs portraits souvent se ressemblent des graces de l'original : s'ils pouvoient y ajouter le caractere , ils peindroient une décence extrême dans les façons , dans le discours , & dans la parure ; une modestie fine , séduisante , pleine d'esprit , & quelquefois un air d'innocence fort agaçant ; ils les représenteroient parlant & agissant avec adresse & beaucoup d'esprit , comme si elles n'avoient

pas seulement le soupçon de leur destination.

N'oublions pas un Art , qui n'est pourtant encore que dans son enfance en Angleterre , l'Art barbare de se peindre les joues du rouge le plus éclatant : quelques Angloises commencent à en user un peu , mais encore assez modérément pour pouvoir se flatter de n'en être pas soupçonnées. Il n'est chez elles encore que dans les regles de sa premiere institution , elles ne se servent encore de rouge que pour tromper agréablement , que pour se donner un air de fraîcheur , de jeunesse , ou de santé , quand elles ne l'ont pas : peut-être en mettront-elles bientôt jusqu'à réjouir ou à es-

frayer. Le peu de rouge , dont quelques-unes se parent en secret, n'est pas parvenu au degré de pouvoir supprimer l'apparence de ce rouge charmant qui annonce à l'amour sa victoire, qui décèle si voluptueusement les premières foiblesses d'un cœur qui va se rendre. Le rouge excessif sert sans doute quelquefois de rempart à la vertu , en cachant les approches de sa défaite. Que de sièges auroient été levés , si quelque accident inévitable n'avoit révélé l'état de la place !

Sexe aimable , déjà trop séduisant , est-ce pour l'être davantage que vous admettez un art que la nature desavoue ? Est-ce pour flater davantage les yeux

que vous arborez ce vermillon terrible ? On ne flate point un organe en le déchirant ; mais vous ne pourrez jamais vous affranchir de la tyrannie de l'usage.

Quel bonheur que les Poètes ne fassent plus de portraits ! Que deviendroient leurs lys & leurs fades roses ! il seroit plaisant de les voir réduits à la renoncule & au souci ; car , chacun le sçait , la présence du gros rouge jaunit tout ce qui l'environne , il faut donc se résoudre à être jaune , & assurément ce n'est pas la couleur d'une belle peau , ou il faut renoncér à ce rouge flamboyant : avouons que voilà une alternative bien déplorable.

Je voudrois qu'on nous fit une histoire du rouge, qu'on nous apprît comment il fut d'abord la marque d'une mauvaise conduite, par quelle transition il passa de là au théâtre, où chacun, jusqu'à Poliphême, en met pour s'embellir; & comment enfin il est depuis long-tems une des marques du rang & de la fortune.

Du Portrait en pastel.

Ce genre n'est pas estimé en Angleterre, quoique ceux qui le font dans ce pays possèdent des talens qui pourroient le rendre précieux. Un Artiste très-habile & de beaucoup de réputation, s'est mis à peindre à l'huile, parce que le pastel l'abandon-

D iiij.

noit ; un autre qui le pratique plus constamment à Bath , où il s'est retiré pour sa santé , auroit peut-être été obligé de le négliger , comme ont fait ses confreres , sans les circonstances du lieu. Enfin soit que le climat s'oppose à la conservation du pastel , comme on le dit en Angleterre , soit qu'un esprit de commerce , commun à la nation , leur ait fait apprécier les ouvrages dans ce genre plus proportionnellement à leur durée & à la facilité de leur exécution , qu'aux talens de ceux qui le pratiquent , il n'est point recherché , & son prix est modique.

Du Portrait en émail.

L'émail a d'abord été consacré aux bijoux dans lesquels ses couleurs brillantes , quoique placées avec assez de stupidité , faisoient néanmoins un effet agréable. Les Bijoutiers l'employoient beaucoup , & en connoissoient assez bien la manœuvre : ce furent eux qui , les premiers , après avoir long - tems fait usage de l'émail pour représenter des fleurs ou faire de la mosaïque , s'avisèrent enfin de l'appliquer à la figure & au portrait. Cette entreprise , qui exigeoit tout leur tems & toute leur application , fit que quelques - uns abandonnerent la Jouaillerie. Quelques Jouailliers

D v

82 *E'Etat des Arts,*

devinrent Peintres, c'est-à-dire, qu'ils copierent avec assez d'exactitude les portraits des meilleurs maîtres en d'autres genres. *Petitot* avoit été Jouaillier. Les potiers de terre appliquoient aussi les émaux sur leurs ouvrages. Les imitateurs de porcelaine ont, depuis ce tems-là, beaucoup travaillé cet article.

Si l'on vit plusieurs Jouailliers, séduits par la Peinture, abandonner leur premier métier pour s'y appliquer entièrement, on a vû aussi plusieurs Peintres en émail quitter de bonne heure ce talent difficile, trop laborieux & trop compliqué pour suivre des genres plus commodes & moins rebutans. On a raison d'abandonner

cé talent quand on n'expose son ouvrage qu'en tremblant à l'ardeur d'un feu, dont l'activité intimide, & dont on ne connoît pas assez les propriétés pour en sçavoir diriger l'influence. Peu d'entre ceux qui s'étoient propoſés de peindre le portrait en émail, ont eu la conſtance d'en eſſuyer les difficultés, ou le courage & l'application néceſſaires pour les lever ou les franchir.

Il en eſt de cet art comme de bien d'autres, il eſt aiſé de le faire juſqu'à la médiocrité, mais chaque pas au-delà exige des études & des connoiſſances qui n'ont preſque rien de commun avec celles qui ſuffiſent aux productions médiocres. Tout chan-

D.vj,

ge de face quand il s'agit d'opérer scrupuleusement en Peintre , & de ne sacrifier aucune partie de la Peinture aux difficultés d'émailler.

L'émail n'est propre qu'à de petits ouvrages : on n'en sçauroit faire d'un peu grands qui ne fussent sujets à perdre en quelque endroit l'égalité de superficie qui leur est nécessaire pour ne pas réfléchir la lumière de plusieurs côtés. D'ailleurs les accidens auxquels le feu l'expose , augmentent en proportion des surfaces , au moins dans une progression géométrique , ce qui seul suffiroit pour rebuter les plus habiles. Ainsi le projet d'exécuter de grands morceaux dans ce genre

fera toujours , par cette raison , & cent autres , une marque décisive de l'ignorance de l'Artiste qui l'aura formé ; il est même certain que , toutes choses égales , l'émail perd son mérite en s'éloignant d'une certaine grandeur ; la finesse & le détail de son exécution deviendroient fatigans pour le spectateur dans des morceaux trop étendus , auxquels d'autres façons de peindre susceptibles de plus de liberté , sont mieux appropriées.

Ce genre de Peinture a été porté à un très - haut degré de perfection en Angleterre. M. *Zink* , Suédois , y a fait un nombre prodigieux de portraits ; personne avant lui n'avoit manié l'é-

86 *L'Etat des Arts,*

mail avec tant de facilité ; avant lui ce joli talent demandoit perpétuellement grace , quand on exigeoit un peu de vérité , on lui passoit mille défauts de Peinture , à cause de sa difficulté d'opérer ; on le regardoit comme le plus grand effort de patience , & comme un talent purement copiste. *M. Zink* a sçu soumettre la partie chymique de son art à tout ce que le talent pittoresque demande. Il n'a point exigé qu'on lui tînt compte de l'indocilité de ses matériaux ; il a peint , avec des émaux , comme on peint avec d'autre substance. Les gens sensés ont oublié le mécanisme , pour ne regarder que l'effet de ses opérations ; ceux qui sçavent

distinguer ont dit qu'il peignoit, qu'importe avec quelles matieres. Il a fait long-tems le portrait immédiatement d'après nature, avec une facilité admirable. Il est vrai que la maniere commune de faire l'émail, n'est pas propre à l'exécution libre & prompte qu'exige l'impatience du modèle & la nécessité de se corriger. Mais un Artiste habile comme lui brise bientôt les entraves qui arrêtoient le génie. *Petitot* n'eût jamais mis dans ses ouvrages cette manœuvre si fine & si séduisante, s'il avoit opéré, ainsi que ses prédécesseurs, avec les substances ordinaires. Quelques heureuses découvertes lui fournirent les moyens d'exécuter sans peine des choses

38 *L'Etat des Arts,*

surprenantes , que sans le secours de ces découvertes , les organes les plus parfaits , avec toute l'adresse imaginable , n'auroient jamais pû produire. Tels sont les cheveux, que *Petitot* peignoit avec une legereté dont les instrumens & les préparations ordinaires ne sont nullement capables. C'est un bonheur que de sçavoir s'aider du secours de la nature, comme le Graveur , par exemple , quand il applique la propriété corrosive de l'eau forte à sa planche : c'est un bonheur que de découvrir des moyens mécaniques d'opérer ; ils ne manquent jamais de rendre l'opération plus parfaite à mesure qu'ils l'abregent.

M. *Zink* a aussi possédé des manœuvres & des substances qui lui étoient particulières, & sans lesquelles ses portraits n'auroient jamais eu cette liberté de pinceau, cette fraîcheur, cet empâtement qui leur donne l'effet de la nature, & qui font le mérite principal de ses ouvrages. On peut lui reprocher trop de manière, c'est le défaut des Peintres qui travaillent vite, d'avoir été trop avide, & d'avoir trop souhaité d'être seul. Disons, à propos de cet habile Artiste, qu'il est bien humiliant pour le génie de la Peinture, qu'il puisse quelquefois exister seul, & dans l'absence parfaite de tout autre. M. *Zink* n'a point fait d'élève.

De la Peinture sur verre.

La Peinture sur verre , par transparence , cet Art consacré aux vitres d'Eglise , & que l'erreur commune s'obstine à faire croire perdu , quoiqu'on en puisse voir tous les jours des productions nouvelles , est encore un Art que l'Angleterre fournit dans un degré assez parfait.

De la Peinture en miniature.

Il s'en faut bien que ce genre soit aujourd'hui en Angleterre au degré de supériorité où *Cooper* , ce divin Artiste , sçut le porter du tems de *Cromwel*. Le peu de durée de cette façon de peindre , quand elle est exposée au grand

jour , n'a pas souffert qu'il ait passé jusqu'à nous un grand nombre de ses portraits bien conservés ; ceux qui le sont , ou à peu près , ont fait voir , avec étonnement , ce que l'Art peut produire quand toutes ses parties sont rassemblées dans la même main , comme elles l'étoient , dans celle du Peintre Anglois.

Des Peintres de chevaux.

On peut mettre au rang des Peintres de portraits, ceux qui peignent les chevaux en Angleterre. Dès qu'un cheval de course a acquis quelque réputation, on le fait peindre de grandeur naturelle ; c'est , pour l'ordinaire, un profil tout pur, assez sec , mais peint d'ailleurs

92 *L'Etat des Arts,*
avec fidélité : on y ajoute quel-
que figure de palfrenier assez mau-
vaife.

Du Paysage.

Si les Peintres s'attachent tou-
jours à l'étude de la nature , com-
me il paroît si raisonnable de le
supposer , ceux qui font le pay-
sage en Angleterre doivent ex-
cèler. Rien n'est si riant que les
campagnes de ce pays - là , plus
d'un Peintre y fait un usage heu-
reux des aspects charmans qui s'y
présentent de toutes parts : les
tableaux de paysage y font fort à
la mode , ce genre y est cultivé
avec autant de succès qu'aucun
autre. Il y a peu de maîtres dans
ce talent qui ayent été beaucoup

supérieurs aux Peintres de paysage qui jouissent aujourd'hui en Angleterre de la première réputation.

Des Tableaux de Marine.

Un genre dans lequel on ne doit pas craindre d'affûrer que les Anglois excellent , est celui des Marines , dans le goût de *Vandervelt*. Il ne faut pas penser toutefois qu'il y ait un grand nombre d'habiles gens dans ce genre, non plus que dans les autres. Mais un ou deux Artistes , quand ils sont aussi habiles que ceux qui peignent aujourd'hui les Marines en Angleterre , ne suffisent-ils pas pour acquérir à leur pays la ré-

putation de produire ce talent avec supériorité?

Tout ce qui tient à la navigation est si connu aux Anglois, & si intéressant pour eux, qu'il n'est pas surprenant qu'ils se plaisent aux tableaux de Marine. C'est presque une mode que de faire peindre un vaisseau de guerre que l'on montoit dans une action périlleuse, d'où l'on s'est tiré avec gloire : c'est un monument flatteur qu'on paye avec plaisir. Le héros dirige scrupuleusement le Peintre dans ce qui regarde la situation de son vaisseau, relativement à ceux avec qui, ou contre qui, il combattoit. Sa politesse lui fait observer avec soin de ne déplacer personne; c'est une nou-

en Angleterre. 95

velle attention pour le Peintre, qui ne la néglige pas. En effet une erreur d'arrangement, dans cette occasion, deviendrait trop desobligeante.

De la Peinture à gouache.

M. Goupy, dont plusieurs ouvrages sont gravés, ajoute un talent à ceux dont nous venons de parler.

Il copie à gouache, dans une perfection singulière, les tableaux des grands maîtres ; il sçait assujettir son pinceau à toutes leurs différentes manières de dessiner & de peindre. Il fait ce genre, qui, en apparence, est purement servile, avec une liberté sçavante qui conserve, à ses copies, le feu des originaux.

De la Sculpture.

J'ai dit ailleurs que les Arts en Angleterre n'étoient pas un objet d'attention pour la Cour ou le Gouvernement en général. Il paroîtra peut-être surprenant que malgré cette circonstance défavorable, des opérations d'une aussi grande dépense que le sont celles de la Sculpture, puissent avoir lieu assez souvent dans ce pays-là pour y employer plusieurs Artistes.

Il y a néanmoins en Angleterre des Sculpteurs habiles, tant Anglois qu'étrangers. On voit plusieurs monumens dans l'Eglise de *Westminster* & ailleurs, qui ne le feront pas moins des talens de ces Sculpteurs

Sculpteurs , que du mérite des personnes à la mémoire desquelles ils sont érigés. Un François tient un rang assez distingué entre les plus habiles pour faire douter de celui qu'on doit accorder à ses confreres ; il a décoré l'Eglise dont nous venons de parler , de quelques groupes pleins de talens à tous égards : un autre Sculpteur Flamand a placé , dans le même lieu , l'idole dramatique des Anglois , *Shakespear* , dont M. de Voltaire a fait un portrait si judicieusement ressemblant dans ses Lettres Philosophiques. Un autre Flamand aussi a eu l'honneur d'être employé à la décoration du tombeau du grand Newton. Sous de si beaux auspices , il auroit pû

E

se flatter , même sans le secours de ses talens , d'arriver avec honneur , à la postérité la plus éloignée. C'est lui que M. l'Abbé le *Blanc* nomme assez improprement *un certain Rysbrack* ; cette expression de mépris désigne un homme obscur , qui mérite de l'être , & ne convient pas à un Artiste respectable par ses talens & par ses mœurs. J'ose affûrer cependant qu'aucun Académicien en France , ne rougiroit de se le voir associer. Cet Auteur s'est trompé d'ailleurs , quand il a dit que le monument du Chevalier *Newton* avoit été érigé par les Anglois , ce qui signifieroit *le public ou la nation* ; M. *Conduit* , qui avoit épousé la nie-

ce de ce grand homme, fit seul tous les frais de son monument. Il faut dire que la Sculpture n'a pû être regardée jusqu'à présent, en Angleterre, que comme un talent funéraire, elle n'a presque servi qu'à décorer les tombeaux. Ce n'est que depuis peu d'années qu'on l'applique plus généralement.

Au reste les monumens qui décorent l'Eglise de *Westminster*, ne sont point érigés par la nation pour honorer la mémoire des personnes illustres, comme on l'a si pompeusement débité dans les *Lettres Philosophiques*. La fameuse Actrice *Oldfield* y a été entermée, par les soins & aux dépens de ses amis, comme le reste de

E ij



ceux dont on y voit les tombeaux. C'est une affaire de pur intérêt particulier, & non point une institution nationale ; on s'adresse au chapitre, qui, pour la somme de vingt louis, accorde le privilege de creuser un tombeau, & pour celle de quarante louis de plus, fournit une place convenable pour ériger un monument.

Le Parlement vient d'assigner douze mille livres pour en élever un dans cette Eglise, en l'honneur d'un Capitaine de vaisseau qui, dans la dernière guerre, perdit glorieusement la vie en combattant. Je crois qu'il est le premier à qui le Sénat Anglois ait décerné cet honneur. Combien de gens se sont signa-

lés, qui ne sont point enterrés à *Westminster* ! Combien d'autres y sont enterrés, qui ne sont presque connus que par là ! Cette Eglise seroit depuis long-tems remplie de monumens, si tous les Anglois qui en ont mérité y en avoient un.

Les Anglois possédoient du tems de Charles II un Sculpteur très-habile, *Gabriel Cibber*, pere du célèbre Comédien de ce nom. Il étoit Allemand, & a travaillé en Angleterre avec beaucoup de réputation. Ce *Gabriel Cibber* que, selon M. l'Abbé *le Blanc*, les Anglois regardent comme un *second Praxitele*, n'étoit point, ainsi qu'il le prétend, un ignorant, qui ne méritoit pas seulement le

nom de Sculpteur. Les bas reliefs qu'on voit de lui au piédestal du monument pourroient n'être pas bons ; mais comme on ne doit juger du mérite d'un Artiste que sur ce qu'il a fait de mieux , la réputation de celui-ci se trouvera assez glorieusement établie par deux belles figures de ronde-bosse couchées sur le fronton de la porte de l'hôpital des fous. Elles ont , dans un degré éminent , toutes les parties qui peuvent faire admirer un ouvrage de Sculpture.

L'extrême dureté avec laquelle l'Auteur des *Lettres d'un François* traite les Artistes d'Angleterre , pourroit révolter & surprendre , même dans le cas où les Arts reconnoîtroient sa juridic-

tion. Quel n'auroit point été le malheur des Artistes Anglois, si quelque étude de dessein, chez cet Auteur, avoit pû faire soupçonner d'un peu de justice la sévérité de ses jugemens !

Il est vrai que tous les reproches qu'il leur fait ne sont pas également injustes ; il a raison, par exemple, de dire qu'ils travaillent pour de l'argent, bien qu'ils ayent osé rire de cette judicieuse observation, & qu'ils l'ayent traitée de lieu commun suranné. Ils ont même porté l'indocilité jusqu'à prétendre que le desir de la gloire & du gain étoient deux motifs, non seulement très-compatibles, mais ordinairement unis & inséparables, quand il s'agit de talens.

E iiij

Ceux d'entre les Peintres Anglois, à qui cet Auteur a reproché de tourner tous leurs portraits *à droite ou à gauche*, n'ont pas été de si bonne humeur; ils ont demandé avec quelque impatience si leur censeur exigeoit donc qu'ils fussent sens dessus dessous, ou sens devant derriere; ils ont même voulu prouver qu'ils avoient peint quelquefois une tête de front, quoique ce fût la moins pittoresque de toutes les positions naturelles. Mais ils parloient en gens piqués: nous qui ne le sommes plus, disons tranquillement que l'Auteur des *Lettres sur les Anglois*, exigeoit peut-être de ces airs penchés, de ces attitudes forcées, que les Pein-

tres essayent quelquefois par pétulance de talent, plutôt que par raison. Mais il ne se souvenoit pas que le portrait étant une représentation immobile, elle sera toujours moins parfaite à mesure que son objet sera plus en mouvement. Une figure mouvante, ou dans une attitude forcée, ne donne que des positions instantanées, qui peuvent plaire dans le naturel, à cause de leur succession variée, mais qui, devenues fixées, & sur la toile, paroissent ridicules.

Il est impossible de faire choix, dans les objets animés, d'une attitude assez permanente pour qu'elle soit absolument analogue à l'immobilité de la Pein-

E v



ture, mais la raison veut au moins qu'on choisisse celle qui en approche davantage, quelque éloignée qu'elle en puisse être. Tout doit contribuer à la ressemblance dans un portrait : or plus on choisit dans la nature de circonstances approchantes de celles où la Peinture est assujettie, plus on se trouve avoir rassemblé de circonstances illusoires qui contribueront à la ressemblance du portrait à son original, ou, si on peut le dire, de l'original à son portrait.

Une attitude forcée déplaît dans un portrait, dès qu'on le regarde beaucoup plus long-tems que cette attitude n'auroit pû durer dans la nature. Sa continua-

tion détruit alors, sans qu'on y pense, l'illusion qu'on cherchoit à se faire, elle révèle trop grossièrement, & trop tôt, l'impos-
sure agréable de l'art, lors même qu'on tâchoit, avec plaisir, de s'y prêter. Il seroit aisé de donner plusieurs exemples de l'absurdité de l'introduction des attitudes instantanées dans le portrait.

Le sourire, par exemple, seroit désagréable dans la nature, s'il étoit perpétuel. Il dégénéreroit en idiotisme, en fadeur, en im-
bécillité. Le Peintre qui le per-
pétue en l'introduisant dans un portrait, sous prétexte de peindre une grace, assujettit son ouvrage au même défaut. Dans tout portrait, on ne peut trop le dire,

la ressemblance est la perfection essentielle ; tout ce qui peut contribuer à l'affoiblir ou à la déguiser est une absurdité ; c'est pour cela que tout ornement introduit dans un portrait aux dépens de l'effet de la tête , est une inconsistency. C'est pour cela aussi que tout attribut qui , sous prétexte de faire tableau , égare nos idées , & nous fait manquer la reconnoissance , est une erreur , une foiblesse , une défiance prématurée de pouvoir remplir suffisamment la principale intention de l'ouvrage , la ressemblance , & qui , en cherchant d'avance à en compenser le défaut , le produit. En effet , peut-on aisément reconnoître le por-

trait de sa femme , ou de toute autre à qui on s'intéresse , dans l'image payenne d'une folle échappée de l'olympé , parcourant les airs sur une nue, d'une Minerve en casque, d'une Savoyarde? &c. Mais les personnes qui se font peindre aiment ces déguisemens ; elles se font masquer , & sont surprises de n'être pas reconnues.

De la Sculpture en bois.

La Sculpture en bois est aujourd'hui beaucoup plus parfaite & plus recherchée en Angleterre qu'elle ne l'étoit : mais soit que les Anglois n'ayent pas la bonne façon de la dorer , ou soit plutôt que l'or dont ils se servent soit mal préparé , leur dorure sur bois , ainsi que celle de leur galon , est

170 *L'Etat des Arts,*
très-inférieure à ce qui se fait ail-
leurs par la couleur & par la du-
rée.

Des Etoffes de Soie.

Les Anglois ne sçauroient souffrir qu'on doute un moment de la supériorité de leurs manufactures d'étoffes de soie. Il faut convenir que la manœuvre en est excellente ; on ne peut leur contester ni le choix , ni l'abondance des matériaux , ni la perfection des teintures , mais tout cela ne regarde encore essentiellement que les étoffes unies , ou tout au plus rayées.

Mais , en parlant des desseins & des Peintures , si l'on peut le dire , dont elles sont décorées , on ne pourra pas , sur cet article ,

leur accorder la même perfection. Quelques dessinateurs de Lyon établis depuis peu d'années dans la fameuse manufacture de Londres, fournissent à cette manufacture ce qu'elle a de meilleur. Une femme sans art & sans lumières, guidée par un caprice ignorant, est depuis long-tems la principale source des desseins colorés qu'on y employe. On ne fait pas encore dans ce pays-là que tout l'art d'un Peintre, consommé & exercé même dans cette partie, est à peine suffisant quand il s'agit de donner des desseins où l'or, l'argent & les couleurs font leur effet avec toute l'harmonie & l'éclat que ces fortes de tableaux demandent.

Je faisois un jour chez une Da

me Angloise les observations que je viens de faire ici. Elles ne manquèrent pas d'être reçues comme elles le seront encore, si jamais elles sont lûes en Angleterre; la garderobe de cette Dame étoit très-riche & très-variée. Je proposai l'épreuve de la différence que je disois exister entre les desseins d'étoffes angloises & celles d'un autre pays, & j'affûrai que je reconnoîtrois les unes & les autres d'aussi loin que mes yeux me permettoient d'en distinguer les desseins & la distribution des couleurs. On fit étaler successivement plusieurs robes d'étoffes brochées, & je les devinai. Il est vrai que si l'on m'eût montré quelques copies, quoique peu exactes, je m'y serois

sans doute trompé, mais cela n'arriva pas ; & il me fut très-aisé de reconnoître les desseins anglois à leur défaut de goût & de composition , & à la distribution des couleurs mal nuancées , sans opposition , sans force , & sans art , quoique très-belles en elles-mêmes.

Les étoffes brochées d'Angleterre fournissent un exemple bien marqué de l'excellence de l'ouvrier Anglois dans les ouvrages simples ou symétriques, & du peu de talent qu'il a pour ce qui est plus composé , pour ce qui dépend davantage du goût & de l'ornement.

Le manufacturier Anglois d'étoffes brochées donne encore dans une autre erreur d'autant moins par-

donnable, que ce n'est point une erreur de goût, mais de commerce & d'intérêt. Il enrichit mal à propos de matiere une étoffe déjà trop chere par la façon; il prodigue la soie dans des ouvrages qui ne sont déjà que trop lourds. Une étoffe de prix n'est pas faite pour durer davantage que la fraicheur des couleurs qui la décorent; elle est faite pour parer, & non pour l'usage. Cette considération devrait avoir d'autant plus de force qu'une étoffe trop battue, trop lourde, ou trop ferme, habille toujours mal, sans jeu, sans plis, & sans grace, & ressemble davantage à un meuble qu'à une robe.

D'ailleurs la cherté d'une mar-

chandise en diminue naturellement le debit ; quelques personnes à qui il convient de se distinguer par la dépense, préféreront peut-être cette étoffe ; mais on sçait que l'intérêt du manufacturier git davantage dans la grande & constante consommation d'une marchandise sur laquelle il fait un gain médiocre, que dans le prix exorbitant d'un article dont le débit est très-petit, mais sur lequel son profit est plus considérable. C'est sur la fabrique, & non sur la matiere, qu'un manufacturier doit établir son gain, particulièrement quand cette matiere est aussi précieuse que l'est la soie.

Des Toiles peintes.

Les Anglois font des efforts perpétuels pour arriver à la perfection dans la Peinture des toiles, soit pour ce qui regarde le dessein, la beauté des couleurs, ou leur fixité; le commerce considérable qu'ils en font, met beaucoup d'ardeur dans leurs recherches sur cet article, ils n'épargnent rien pour obtenir des modèles dessinés & peints par de bons Artistes; aussi n'est-il pas surprenant qu'ils aient porté cet Art à une très-grande perfection.

De la Gravure en acier.

La monnoie n'est pas un établissement fort brillant en Angle-

terre, sur-tout pour ce qui regarde le salaire de ceux qui sont chargés de la graver ; trois personnes y sont employées : la différence de leur rang n'est pas décidée par leur habileté, non plus que la différence de leurs pensions ; le premier en date est le premier en tout ce qui regarde les avantages de ces places ; s'il meurt, le second lui succède, & ainsi du second à l'égard du troisième. De là il peut arriver que le mérite & la pension soient en raison contraire. La pension du premier est environ de sept mille livres. *M. Daffier*, dont le mérite ne dément assurément pas la célébrité que son pere a acquise à ce nom par le même talent, est un des

118 *L'Etat des Arts ,*

Graveurs de la monnoie d'Angleterre. Sa belle suite de médailles de quelques grands hommes de ce pays-là , faites d'après nature , & plusieurs autres ouvrages , témoignent combien il est fait pour occuper les premières places de son état.

De l'Imprimerie.

A l'Art d'exprimer & de communiquer nos idées les plus abstraites à l'art d'écrire , on ne pouvoit rien ajouter de plus intéressant que celui de répéter cette écriture avec élégance , avec correction , & presque à l'infini , par le moyen de l'Imprimerie.

Cet Art si utile parvint , peu de temps après sa naissance , à

une très-grande perfection dans certains pays de l'Europe.

L'Angleterre n'est pas un de ceux où il ait été cultivé d'abord avec le plus de soin ; il n'est que depuis peu d'années au degré de perfection où il s'y trouve aujourd'hui. Mais la beauté des caractères , le choix du papier , & toutes les circonstances qui font une édition agréable , ne sont pas les seules qui peuvent attirer à l'Imprimerie , en Angleterre , une attention particulière. La liberté est entière , & ne connoît point de censeurs , & son extrême licence y jouit presque de l'impunité ; quelques blasphèmes trop peu déguisés ; quelques réflexions trop hasardées contre

le gouvernement ; quelques libelles diffamatoires , sont les seules choses qu'on ne lui permet pas toujours.

Les Anglois sont extrêmement jaloux de la liberté de leurs presses ; c'est ainsi qu'ils s'expriment. Ils prétendent que le privilege de pouvoir tout imprimer sans contrôle, & le droit de faire juger leurs procès civils ou criminels par douze petits particuliers pris par hazard (que leur ignorance & les préjugés, qui en sont inséparables , devroient plutôt faire récuser) , sont les deux principales bases de leur liberté en général.

Une des particularités les plus remarquables que produit chez
les

Les Anglois le droit de tout imprimer, est cet effain de feuilles & de demi-feuilles volantes qu'on voit éclore tous les matins, excepté le dimanche, & dont les tables de tous les caffés sont couvertes. Vingt de ces papiers différens, sous différens titres, paroissent chaque jour : quelques-uns contiennent un discours moral, ou philosophique; la plûpart des autres présentent des réflexions politiques, & souvent séditieuses, sur quelque affaire de parti. On y trouve les nouvelles de l'Europe, celles d'Angleterre, de Londres & du jour précédent. Leurs Auteurs prétendent être instruits des délibérations les plus secretes du Conseil, & ils les ren-

dent publiques. Si le feu a pris à une cheminée ou ailleurs ; s'il s'est commis un vol ou un meurtre ; si quelqu'un s'est tué d'ennui ou de desespoir , le public en est informé le lendemain avec le plus grand détail. Après ces articles viennent les affiches de toute espèce , & en très - grand nombre : outre celles des différens objets qu'on a envie de louer, de vendre ou d'acheter , il s'y en trouve d'amufantes; on y voit celle d'un mari , dont la femme vient de s'enfuir; il déclare qu'il ne payera aucune des dettes qu'elle pourra contracter , & en effet cette précaution , suivant la coutume du pays , est nécessaire pour l'en dispenser. Il me-

ance de toute la rigueur des loix
ceux qui oseront donner un asyle
à la femme. Quelqu'autre affi-
che le détail de sa fortune , de
son âge, de son état , & ajoute
qu'il se propose d'épouser. telle
femme qui se trouvera dans les
circonstances qu'il exige & qu'il
décrit ; il indique le lieu où il
faudra s'adresser pour traiter &
conclure. Il s'en trouve qui dé-
signent une femme qu'on a vûe
au spectacle ou ailleurs, & qui
annoncent la résolution que quel-
qu'un a pris de l'épouser. Si quel-
qu'un fait un rêve qui lui sem-
ble prédire qu'un certain numéro
sera heureux à la loterie , il le
fait afficher, & propose un avan-
tage à celui qui se trouvera en

possession de ce numéro s'il veut s'en défaire.

Une foule de Médecins empiriques font aussi afficher leurs médicamens différens. La plûpart des maladies, dont ils doivent opérer la guérison, exigent souvent l'usage de termes techniques & des détails extrêmement indécents.

Il en coute trente-six ou quarante-huit sols, pour faire insérer les plus courtes affiches ; la moitié de ce qu'elles produisent est dûe au Roi , ce qui , joint à l'impôt que l'Imprimeur est obligé de payer pour la marque qui doit être appliquée à chaque feuille, fait une somme très-considérable.

Au reste les presses d'Angle-

terre, rendues célèbres par tant de chef-d'œuvres d'esprit & de science, n'impriment presque plus aujourd'hui que de misérables & d'insipides romans, des volumes rebutans, de lettres froides & ennuyeuses, où la plus fade puérité tient lieu d'esprit & de génie, où une imagination échauffée s'exerce sous le prétexte de former les mœurs.

Il est très-fâcheux qu'un genre d'écrire susceptible de tant d'agrément & d'utilité, capable de produire les *Gil-Blas* & les *Joseph Andrews*, soit si souvent avili, & que des personnes graves puissent se prévaloir de la curiosité des jeunes gens, pour leur inspirer, par des ouvrages dange-

126 *L'Etat des Arts,*
reux, le goût ridicule & pernï-
cieux de l'intrigue & des aven-
tures.

De la Gravure en maniere noire.

Ce talent est un peu tombé en Angleterre. *Smith*, qui vivoit du tems de *Kneller*, fit des portraits admirables dans cette maniere. Elle coute peu à celui qui la fait, & par conséquent à celui qui l'achette; elle s'est presque entièrement consacrée au portrait. Les Peintres de quelque réputation, & ceux qui n'en ont point, cherchent également à se célébrer par son moyen; ils font graver un ou plusieurs de leurs portraits dans ce genre, sous toutes sortes de prétextes, mais le des-

sein de s'afficher est leur véritable motif. Au reste le Graveur fait tout ce qui se présente, & son ouvrage affiche aussi souvent l'ignorance que les talens. Cet ouvrage est d'ailleurs si incorrect aujourd'hui, que les mauvais Peintres y trouvent une belle occasion de mettre sur le compte des Graveurs leur propre défaut d'habileté. Mais le nom du Peintre est au bas de la planche, il le lit avec complaisance en parcourant l'étalage des marchands d'estampes; c'est un témoignage public de son existence, d'ailleurs peut-être obscure; il n'en demandoit pas davantage.

De la Ciselure.

Le grand commerce de bijouterie que font les Anglois dans toutes les parties du monde , excepté en France , n'a pas produit le nombre d'habiles Ciseleurs qu'on auroit pû en attendre. Mais il est naturel qu'un Art soit traité différemment pour le compte du particulier , ou pour celui du marchand. Le particulier ne consulte que le goût , qui lui fait souhaiter le parfait , & dans l'espérance de se le procurer , il craint de trop limiter le salaire de l'Artiste ; les occasions de l'employer sont pour lui peu fréquentes ; ce seroit de sa part une économie mal entendue , de n'exiger que

du médiocre , parce qu'une somme peu considérable en est le prix.

Le marchand , qui emploie un Artiste dans une vûe de profit , le fait sur un pied différent. Il n'exige un certain degré de perfection qu'autant qu'il sçait qu'il est nécessaire au succès & à la réputation de son commerce. Dès que celui qu'il emploie a mis assez de talent dans son ouvrage pour le rendre vendable , chaque pas au - delà est en pure perte , & devient pour lui une superfluité ruineuse ; il arrête alors la main de l'Artiste , & en même tems le progrès de l'art. Mais il a dû le faire , lui , dont le motif n'est pas de jouir des produc-

tions de cet Art, mais de les faire servir à son gain. L'Artiste, dont il n'exige que de la médiocrité, peut-il se plaindre ? il a lui-même une bonne raison de ne lui pas accorder la perfection quand il le pourroit, & ces raisons partent du même principe. La Ciseure n'étant donc recherchée que d'un petit nombre de particuliers, & ne pouvant avoir des occasions bien fréquentes d'atteindre à quelque perfection en s'exerçant pour le commerce, on pourra conclure que le nombre de Ciseleurs habiles n'est pas considérable en Angloteur ; cette conclusion est justifiée par le fait. Je n'y connois qu'un Artiste dans ce genre, dont les talens méri-

rent véritablement l'attention des amateurs & les suffrages des Artistes. M. *Mosar* jouit avec honneur de l'un & de l'autre depuis plusieurs années.

Le goût qu'on appelle *baroque*, ou *de contraste*; ce goût ridicule & bizarre, quand il est appliqué à des objets qui seroient susceptibles de symmétrie, s'est répandu jusqu'en Angleterre, où il enfante tous les jours, comme ailleurs, quelque monstre nouveau. Ce goût, que les génies médiocres adoptent sans sentiment, & qu'ils appliquent en aveugles, ne pouvoit être rendu supportable que par les talens supérieurs du célèbre artiste qui en fut l'inventeur; les traits de son

imagination, toujours riche & sçavante, avec le secours de la nouveauté, firent souvent admirer des compositions hardies & inconsistantes, mais qui ne peuvent être imitées par de moins habiles que lui, sans révolter la raison.

Des Graveurs en pierre.

Il y a eu, & il y a encore en Angleterre, des Artistes habiles en ce genre; l'extrême perfection de la plûpart des pierres gravées antiques qui sont parvenues jusqu'à nous, rendra toujours très-difficile le dessein de les égaler. Ce talent a dû être moins ingrat pour les Artistes anciens qu'il ne l'est pour les modernes. Ses pro-

ductions tenoient sans doute à la religion par quelque endroit, ce qui, en les faisant rechercher davantage, contribuoit à les rendre plus parfaites.

De l'Orfèvrerie.

Il y a peu de vaisselle plate en Angleterre, à proportion de la richesse apparente des Anglois: aussi le nombre d'Orfèvres en état de fournir des morceaux un peu remarquables dans ce genre y est-il bien petit. Peu de tables dans ce pays sont servies en argent. Soit que la richesse y consiste principalement en crédit ou en papiers, soit qu'étant mieux instruits que les autres nations de ce que produit ce métal dans le

commerce , les Anglois aiment mieux le faire valoir de cette façon , que d'en perdre le produit en l'employant en trop grande quantité à la décoration de leurs tables. C'est peut-être aussi pour cette raison qu'un bijou trop chargé de métal est rejeté en Angleterre.

L'ostentation ridicule avec laquelle on y étale assez généralement quelque peu de vaisselle inutile sur un buffet pendant le repas, est une marque de sa rareté parmi les gens même d'un état considérable. Le soin extrême que l'on prend d'en conserver le mat & le poli qu'elle a apporté de chez l'Orfevre, en seroit peut-être une autre marque.

si l'on ne pouvoit également attribuer ce soin à l'élégante propreté. qui regne chez les Anglois. Mais il faut dire que si leurs tables ne sont décorées que de quelques morceaux de vaisselle indispensables, on ne les y voit point aussi mêlés avec cette terre ignoble, connue sous le nom de fayence. La porcelaine de la Chine, scrupuleusement assortie, & plus ou moins belle, suivant le goût & les moyens du maître, tient souvent lieu d'un service plus riche; la finesse, la blancheur, & l'extrême propreté du linge achevent le faste agréable de cette décoration.

De la Jouaillerie & de la Bijouterie.

La nature a inspiré à chaque individu un amour, une satisfaction de lui même, qui lui fait chercher perpétuellement les moyens de se conserver, aux dépens même de tout ce qui l'environne, comme voyant en lui ce qu'il y a pour lui de plus essentiel & de plus intéressant dans toute la nature. Mais le cas que chacun fait de son existence ne se borne pas au soin de la conserver. Le premier soin des hommes est de se nourrir, le second est de paroître avec distinction; il est même un âge, des tempéramens, & des nations chez qui

le second de ces soins devient souvent le premier. Le plaisir d'être paré devance de fort loin les autres passions ; c'est la première des enfans , c'est la dernière des hommes. On voudroit être l'objet de l'attention des autres, comme on l'est de la sienne propre ; on employe toutes sortes de moyens pour le devenir ; on se couvre de petites lames d'or & d'argent ; le brillant & la richesse de ces métaux sont également propres à se faire remarquer & à produire la considération, tout est bon qui peut attirer quelque petit hommage à notre cher individu , quand même il seroit extorqué. L'éclat & le prix des bijoux est un des moyens le plus,

sur d'ajouter quelque chose à l'importance de notre être ; ils nous annoncent au moins de fort loin, on diroit qu'ils étendent les limites locales de notre existence. Il n'est pas surprenant que toutes les nations en aient admis l'étalage.

Celui du diamant est mieux reçu en Angleterre que celui des pierres de couleurs ; il est plus riche, moins bigarré, il pare d'une façon moins équivoque.

Les Bijoutiers anglois sont fort habiles, mais ils n'auroient pas des occasions fréquentes d'exercer leurs talens dans des morceaux extrêmement considérables, sur-tout en couleurs, s'ils ne travailloient que pour leur pays.

Des Ouvrages d'acier.

Il paroîtra peut-être inutile de faire un article des ouvrages d'acier poli, dont la réputation est également établie & méritée. Il sera moins hors de propos de remarquer à leur sujet, qu'ils doivent leur naissance & leur progrès, à l'absence des privilèges exclusifs de communautés. Ces privilèges n'existent pas dans les lieux de leur fabrique. L'immensité des manufactures, non seulement d'ouvrages d'acier, mais de ceux d'émail & de cent autres différens objets, qui se sont établies dans ces lieux privilégiés, en admettant un grand nombre d'ouvriers de différens âges & de

différens degrés de talens , fait que les diverses opérations peuvent être distribuées avec économie à des mains dont l'âge , la force , ou l'habileté se trouvent proportionnés à ce qu'exige leur tâche , comme leur salaire est proportionné à ces autres circonstances.

Cette tâche est toujours la répétition de quelque opération très-courte , afin que l'ouvrier , n'ayant point à changer d'outils , travaille plus vite , & avec plus de perfection , à force de s'exercer à la même manœuvre. Cette économie réduit le prix de ces jolis ouvrages à si peu de chose , pour qui les achete de la première main , qu'on est étonné de

sa disproportion avec leur proportion & leur solidité.

De la Porcelaine.

Il y a peu de nations en Europe , on pourroit même dire peu de grandes villes , qui n'ait une , ou plusieurs manufactures de porcelaine. Il est surprenant qu'aucune n'ait encore osé travailler pour l'usage commun : c'est que toutes les porcelaines qu'elles fabriquent sont trop fragiles & trop vitreuses , & que ne pouvant les faire bonnes , on les fait si belles & si dispendieuses , qu'elles ne servent presque qu'à orner les appartemens.

Toutes les porcelaines ne sont qu'une vitrification imparfaite

142 *L'Etat des Arts,*

d'un mélange de plusieurs substances qui, exposées à un degré de feu plus violent que celui qu'elles essuient, donneroient un verre effectif. Ces substances sont différentes & varient en doses, suivant l'idée de celui qui les travaille ; le caillou, devenu blanc par la calcination, est de ces substances la plus généralement employée ; la chaux d'étain, dont l'opacité se soutient long-tems dans le verre en fusion, y entre aussi quelquefois. Il n'y a point de substances connues fixes, opaques & blanches, dont on n'ait essayé l'effet dans la composition de la porcelaine ; on y mêle du verre ou des matières vitrifiantes, pour les lier ensemble.

ble, pour leur donner la solidité.

On trouve aux environs de Londres trois ou quatre manufactures de porcelaine, celle de Chelsea est la plus considérable; un riche particulier en soutient la dépense; un habile Artiste françois fournit ou dirige les modeles de tout ce qui s'y fabrique.

Il s'est établi depuis peu une autre manufacture de porcelaine dans le voisinage de celle-ci, dont quelques ouvrages sont peints en camayeux, par une espee d'impression. Ayant autrefois imaginé une pareille façon de peindre la porcelaine, j'en fis plusieurs expériences; je ne prétends pas toutefois que ce que j'en dirai ici soit exactement ce qui se prati-

tique dans cette manufacture.

On fait graver sur une planche de cuivre le sujet qu'on veut imprimer ; il faut que la taille de cette gravure soit assez ouverte pour contenir une quantité suffisante d'une substance appropriée à l'opération. On charge la planche de cette substance qui doit être la chaux de quelques métaux , mêlée d'une petite quantité d'un verre adapté. On en fait une impression sur du papier , quel'on applique ensuite par le côté imprimé, sur l'endroit de la porcelaine qu'on veut peindre , après l'avoir frotté d'une huile de térébenthine épaisse ; on enlève ensuite proprement le papier , & l'on met l'ouvrage au feu.

Cette

Cette façon de peindre ou d'imprimer la porcelaine pourroit admettre l'usage de plus d'une couleur, sans se borner au camayeu. Au reste on voit assez ses avantages ; un sujet une fois dessiné & gravé devient non seulement une économie considérable pour la manufacture, par la répétition de ses applications ; mais quand le dessein est bon, comme il est aisé de s'en procurer qui le soient, il augmente l'élégance & le prix du vaisseau.

De l'Architecture.

Les Anglois n'ont point d'Architecture nationale, pour ce qui regarde la décoration des grands édifices. Ils prennent, comme les

G

autres nations, leurs modeles en Italie & dans l'antiquité.

L'Eglise de S. Paul, un des plus grands édifices de l'Europe, est, comme la plupart des grands édifices modernes, une compilation des plus belles parties de l'Architecture ancienne. Le portique de S. Martin-des-Champs, à Londres, est celui d'un ancien temple grec sans changement. L'Architecte a fait voir, par ce choix, l'élégance de son goût, & la solidité de son jugement.

La Bourse de Londres est un bel édifice bien approprié à son usage; autour de la cour, où s'assemblent les négocians une fois par jour, regne un rang de niches destinées à placer les sta-

tues des Rois d'Angleterre après leur mort. Il y a aussi de pareilles niches dans l'extérieur du bâtiment.

Celui qui bâtit pour le particulier n'a ni l'occasion d'introduire les grandes parties de l'Architecture, ni même celle de suivre toujours son goût; chacun veut être son propre architecte en Angleterre, encore plus qu'ailleurs. On y est peut-être plus indépendant de la mode sur cet article que dans d'autres pays; chacun y donne des raisons pour justifier des goûts opposés. Celui qui met toute sa façade en grandes croisées, prétend qu'il y a beaucoup de jours sombres en Angleterre; (ce qui, pour le dire

en passant , n'est qu'un préjugé relativement aux climats voisins). Celui, au contraire, qui n'admet qu'un petit nombre de petites croisées, dit qu'elles défendent de la chaleur en été, & qu'elles la conservent en hiver. Cette variété de goûts dans les façades des maisons modernes un peu considérables, fait un effet amusant; ce n'est pas qu'il n'y ait en Angleterre un grand nombre de maisons dans un sage milieu, & qui sont bâties & ornées suivant les plus saines règles de l'art : tels sont la plupart des châteaux dont les campagnes d'Angleterre sont décorées aux dépens de Londres. Les maisons destinées aux petits particuliers n'étant pas suscep-

tibles d'ornement ; ont un mérite plus analogue à leur destination : elles sont extrêmement commodes dans leur petitesse ; les trois quarts de ces maisons à Londres sont bâties sur le même plan. L'escalier est dans le milieu de l'emplacement ; & n'est pas plus exposé aux attaques des saisons que les appartemens : la cour est presque toujours derrière la maison. Ailleurs les appartemens commencent à la porte de l'antichambre ; en Angleterre ils commencent à la porte de la rue. Les gens un peu aisés , & presque tout le monde se pique de l'être dans cette grande ville , occupent toujours en entier une de ces petites maisons , ce qui fait que n'ayant rien

de commun avec d'autres locataires, ils jouissent sans obstacles de la plus grande propreté. Une porte à simple battant, où l'on arrive par deux ou trois marches, est la principale entrée de la maison. Les remises & les écuries sont ailleurs. On n'y connoît pas la prétention des portes cochères inutiles. On n'a jamais pensé à placer contre un mur une de ces portes simulées, pendant que la porte réelle est prise humblement dans un panneau de ce masque, & n'est souvent qu'un misérable trou qui mène dans une allée affreuse, où regnent toutes les horreurs de l'obscurité & de l'ordure. Dans presque toutes les maisons Angloises, chaque pièce,

en Angleterre. 151

ainsi que l'escalier, est boisée & peinte; ce n'est que depuis quelques années que s'est introduit chez les gens étoffés l'usage de tendre les salles de compagnie & les chambres à lits. Cet usage est encore devenu plus général depuis la facilité qu'il y a d'acquérir des tentures à un prix très-modique; ces tentures nouvelles sont du papier teint & verni, sur lequel on applique des tentures de draps en différens desfeins, à l'imitation du velours d'Utrecht, mais d'un effet plus brillant & plus léger.

Il ne faut pas mettre sur le compte des Architectes anglois les absurdités d'un édifice public dont on a déparé la ville de Lon-

G iv

des depuis quelques années. C'est une maison très-considérable dont cette ville a fait la dépense ; elle doit être habitée par son Maire pendant le tems de sa charge, qui dure un an. Les prérogatives de cette charge & sa dignité, qui donne à celui qui en est revêtu le titre de *Lord* ou Seigneur ; méritoit cette attention de la part de la ville ; mais en voyant cet édifice qui, par bonheur, malgré son volume est assez caché, on ne diroit pas qu'il y eut d'excellens Architectes chez les Anglois. Rien n'est si ridicule que cet édifice dans presque toutes ses parties. L'Architecte de ce bâtiment est, à ce qu'on prétend, celui que la ville emploie

communément. Le Conseil de la ville de Londres, à qui il appartient de décider sur ce qui regarde ces sortes d'entreprises, n'est composé que de commerçans; leur choix dans cette occasion est une nouvelle preuve du peu d'analogie qui se trouve entre l'esprit de commerce & le goût des Arts.

Le pont de Westminster est un des plus considérables édifices qui ait été exécuté depuis plusieurs siècles. Sa construction se trouvoit sujette à de grandes difficultés à cause des marées, qui sont très-fortes dans cet endroit de la Tamise; mais par des méthodes nouvelles, & un travail assidu d'environ douze ans, que la nuit même n'a pas toujours interrom-

pu, il a été heureusement achevé sans batardeaux, sans détourner la rivière, sans embarrasser la navigation un seul instant, sans même qu'il en ait coûté la vie à un seul homme.

Un ouvrage de cette importance, terminé avec tant de succès, auroit dû faire la fortune de l'Architecte. Mais en vain il a rempli sa grande tâche avec l'approbation universelle, & avec un désintéressement peu commun; il a été réformé. Il est vrai que son congé fut suivi d'une gratification de quarante-six mille livres, à peu près comme celle que les Etats de Bretagne ont accordée au Sculpteur qui vient de décorer, à leurs dépens, la

ville de Rennes de la statue du Roi. Mais on ne fait qu'un pont de l'importance de celui de Westminster en sa vie ; il auroit dû procurer un état à celui qui l'a fait. Cet Architecte est étranger. Il faut remarquer qu'on éprouve toute sa vie en Angleterre le désagrément de l'être.

Les appartemens à Londres, ceux même des grandes maisons, ne sont point scrupuleusement distribués en antichambre première ou seconde, salle de compagnie ou salon, cabinet, &c. Presque toutes les maisons, excepté les plus considérables, sont composées sur chaque plain-pied de deux chambres, & d'un très-petit cabinet. Celles qui ont un

plus grand nombre de piéces de plain-pié, fournissent des salles d'étude, comme les Anglois les nomment; elles sont décorées de livres: des salles de toilettes d'homme & de femme, outre le salon, qui est toujours la plus considérable piéce du premier étage. Les maisons de Londres, en général, n'occupent qu'un très-petit emplacement; mais ceux qui les habitent, jouissent plus ou moins de tous leurs étages. On pourroit dire que leurs appartemens sont distribués verticalement, comme ils le sont horizontalement ailleurs.

Les offices sont au-dessous du niveau de la rue, la salle à manger est toujours au rez de chauss.

lée; ce n'est pas la moins commode de la maison, ni la moins propre qu'on choisit en Angleterre pour cette opération intéressante. Là est aussi le vestibule, il mène à l'escalier, il sert d'antichambre, & fait le séjour ordinaire des laquais & du portier; c'est là où, en sortant de manger avec le maître, on ne manque jamais de trouver la troupe formidable des domestiques rangés en baie, & placés suivant leur grade; prêts à recevoir, on pourroit dire exiger, la contribution de chaque convive. Usage mesquin, également chéri du domestique & détesté du maître, également infâme & inaccessible à la moindre réforme; usage au

moins très-incommode, quand ce ne seroit que par l'attention qu'il exige. Cet usage toutefois ne prouve rien au desavantage des Anglois, il témoigne seulement qu'ils mangeoient autrefois très-rarement ensemble chez eux, comme ils le font encore aujourd'hui, & qu'un esprit d'indépendance leur suggéroit de prendre à la porte la précaution de diminuer l'obligation qu'ils s'imaginoient avoir contractée dans la salle à manger.

Toutes les pieces, l'escalier, les cuisines même sont boisées. Si les Anglois n'ont pas communément l'art d'enrichir leurs boiserie & leurs meubles de beaucoup de sculpture, souvent dépla-

cée, & toujours détestable quand elle est trop imparfaite, ils ont au moins celui de remplir la première intention de ces sortes d'ouvrages, qui est d'être joints avec beaucoup de justesse & de propriété. Il n'y a rien de si désagréable qu'un ouvrage où la partie essentielle est négligée, pendant que l'accessoire y est traitée avec art. Les yeux un peu délicats n'ont pas ce désagrément en Angleterre. On y voit rarement un meuble contourné mal à propos par prétention à l'élégance, pendant que s'il eût été droit, il auroit été plus approprié à sa destination. Tout ce qui regarde le meuble est extrêmement achevé; il faut avouer aussi qu'un meu-

ble très-uni ne seroit pas supportable s'il n'étoit fait avec toute la propreté dont il est susceptible : cette perfection peut réparer seule le défaut d'ornement. Les Anglois ont une adresse & une activité très-remarquable dans tout ce qu'on appelle main-d'œuvre. Ils se piquent sur-tout de perfection dans les opérations où la raison, la règle ou le compas, pourroit leur faire quelque reproche. Il faut toutefois convenir que, malgré son extrême propreté, le meuble anglois a toujours l'air triste aux yeux de ceux qui n'y sont pas accoutumés.

M. Gravelot, pendant le séjour qu'il a fait à Londres, a

beaucoup contribué à inspirer le goût des formes à plusieurs ouvriers anglois en tout genre. Son génie facile & fécond étoit, pour les plus habiles d'entr'eux, une ressource qu'ils ne négligeoient pas. Ils ont appris de lui à connoître l'importance du dessein, & en attendant qu'ils le possèdent, ils se servent souvent depuis de quelqu'autre Artiste capable de les diriger.

De la Déclamation.

La langue Angloise est très-énergique; un homme d'esprit y trouve des ressources infinies pour l'agrément, la briéveté, la clarté, la force & la variété des expressions; mais son abondance la

rend insupportable dans la bouche d'un pédant, & il s'en faut peu que cette langue, si facile & si agréable, ne soit celle du pédantisme. Elle est très-propre au style déclamatoire, par l'extrême variété de ses constructions, l'abondance de ses mots, & les figures hardies qui lui sont permises ; les Anglois ne déclament ni dans la chaire, ni au barreau. Ils déclament dans le sénat & au théâtre.

Le Prédicateur monte en chaire, il s'y place avec décence & dignité, &, sans trop d'affectation, il prend son texte, & tire un cahier qui contient de quoi lire lentement environ vingt-cinq minutes : il lit de suite, sans

action, tout ce qu'il a à dire à son auditoire. Son petit discours est presque toujours moral, rarement dogmatique. Ses motifs sont plus souvent tirés de la nature des choses, que de la crainte des peines ou de l'espoir des récompenses.

L'Avocat au barreau, dans les occasions ordinaires, parle tout uniment, & même avec beaucoup trop de négligence & d'incorrection, se répétant, & ramenant la particule & à chaque phrase. C'est un style dont il fait usage pendant qu'il est encore de sang-froid; c'est une espèce d'affectation niaise qui est reçue, mais qu'il quitte bientôt si la cause l'exige, pour prendre un

ton plus rapide , plus intéressant , noble , sans figure , & sans art apparent , & d'autant plus séduisant , qu'il annonce moins l'intention de séduire.

Dans le Sénat , les Membres de cet auguste Corps développent plus ou moins , suivant le sujet de leurs débats , une éloquence & des talens qui peuvent bien exister dans d'autres pays , mais qui ne sont aussi généralement nécessaires qu'en Angleterre. Il n'est pas surprenant qu'un Anglois qui se trouve quelques dispositions à parler en public , ne soit tenté de les cultiver , si son état lui permet d'espérer qu'il en pourra quelque jour faire usage en Parlement. Il est bien fla-

teur de se faire écouter d'un auditoire composé de ce qu'il y a de plus considérable dans la nation. Il est bien glorieux d'obtenir les applaudissemens de son parti, & d'arracher quelquefois des suffrages au parti opposé. Je dis quelquefois, car il arrive rarement que les discours les plus éloquens ayent d'autre effet que celui de faire admirer les talens de l'Orateur qui les prononce; chaque Sénateur avoit déjà pris son parti avant que d'assister à ces discours. On sçait néanmoins que l'amour de la patrie anime seul leur éloquence, ils ne perdent jamais de vûe ce noble principe; ils ne s'en écartent jamais dans leurs discours, ni dans leurs ac-

tions. Le peuple Anglois, le monde entier, connoît leur desintéressement & leur zele; il est vrai que cet auguste Sénat est en apparence composé de deux partis, qui se reprochent mutuellement de défendre mal la liberté. Mais ce sont dans le fond tous citoyens qui cherchent également le bien de leur patrie, & qui ne différencient que sur les moyens de le procurer. Le même motif les anime; l'homme dispute, le citoyen est d'accord.

De la Déclamation du théâtre.

Le goût se forme sur l'habitude. Nous ne goûtons peut-être certaines choses dans tous les âges que parce qu'elles ont fait

les plaisirs de notre jeunesse , nos premiers plaisirs.

Un étranger ne sçauroit donc juger de l'effet que produit sur un Anglois la déclamation de son théâtre. Il y auroit beaucoup d'absurdité à lui disputer le plaisir dont il y jouit.

Mais s'il ne s'agit que de décrire cette déclamation, un étranger est seul en état de s'en acquitter avec impartialité.

Les grands Acteurs n'ont que peu de part à ce que je vais dire. Plus un homme a d'habileté dans son talent, plus il y met de naturel, & les principes naturels étant plus uniformes que les goûts nationaux, il arrivera toujours que les habiles gens des

différentes nations auront opéré avec plus de ressemblance dans les mêmes choses ; le célèbre M. Garic ne prend de leçons que de la nature. Après cette explication, qu'on me permette de dire que la déclamation du théâtre Anglois est ampoulée, pleine d'affectation, & perpétuellement pompeuse. Entr'autres singularités, elle admet fréquemment une espèce d'exclamation douloureuse, un certain port de voix soutenu, si lugubre & si affligeant, qu'on ne peut s'empêcher d'en avoir l'esprit noirci.

L'action du comédien, toujours uniforme, & sans variété, est encore moins appropriée à son discours que sa voix.

Il me paroît qu'ils réussissent infiniment mieux dans le comique, ils ont dans ce genre des rôles d'une vérité à faire illusion. Les premiers rôles comiques sont toujours plus mal joués à mesure qu'ils exigent plus de dignité.

Au reste les spectacles de Londres sont extrêmement brillans. Les théâtres, car il y en a deux de comédie angloise dans le même quartier, sont vastes, bien décorés & mieux illuminés encore; les Musiciens y sont en grand nombre & très-bien choisis.

Le détail de la police des spectacles est abandonné au parterre qui s'en acquitte admirablement bien. Ses opérations dans cet office, quoique souvent un peu

H

170 *L'Etat des Arts,*
vives , ne font pas les scènes les
moins amusantes que l'on voit
au théâtre. Ce censeur sévère de
toutes les parties de cet amuse-
ment , ne souffre sur-tout point
d'entr'actes d'une longueur indé-
cente , ni sans beaucoup de bon-
ne musique. Le parterre anglois
ne sçait ce que c'est que de payer
& d'attendre , & quoique le spec-
tacle dure quelquefois plus de
quatre heures , la scène est pres-
que continuellement occupée. On
n'y connoît point la lésine d'une
mauvaise illumination , sous le
prétexte de faire valoir un petit
théâtre assez mal décoré. Les
personnes qui y vont pour voir
& être vûes , en trouvent une
belle occasion. Il n'y a aucune

place sur le théâtre pour le spectateur. Les acteurs ont eu l'indiscrétion de le destiner tout entier à leur jeu.

De la Musique.

La Musique Italienne est celle qu'on aime en Angleterre. Elle y est en quelque façon naturalisée depuis long-tems, & les compositeurs Anglois l'ayant insensiblement accommodée à leur accent & à leur goût, en ont fait une espece de musique un peu différente de celle d'Italie, mais qui est regardée comme la musique de leur pays. Les Anglois n'avoient point auparavant de musique nationale; ce qu'il reste de leurs plus anciens vaudevilles,

H ij

172 *L'Etat des Arts,*

est un chant lugubre. Cette espèce de poëme étoit consacrée, chez toutes les nations, dans les tems de barbarie, à l'histoire des événemens tragiques ; on ne chantoit que pour s'affliger.

Les compositeurs Anglois travaillent avec beaucoup de goût & de succès pour les théâtres, sans être regardés en général comme de très-sçavans compositeurs. Ce n'est pas qu'il n'ayent eu & qu'ils n'ayent encore parmi eux quelques Auteurs de réputation dans ce genre.

Quand les Anglois veulent un opéra, ils en vont chercher la plûpart des instrumens & toutes les voix en Italie, & quelquefois les compositions, quand

Hendell , ce Musicien célèbre , ne leur en fournit pas. Ce grand Artiste est Allemand , il a joint , avec un goût infini , ce que la musique Italienne dicte de plus parfait , à l'harmonie soutenue & séduisante , qui est naturelle à sa nation.

Les Anglois ont l'oreille fort juste ; on est surpris , en arrivant de Paris à Londres , d'entendre dans les rues ces gens même , dont le métier est de vendre des vaudevilles , mettre quelque mélodie dans leur chant. Les Anglois aiment préférentiellement les compositions tendres , pathétiques ou languissantes ; ils aiment moins celles qui sont plus légères , & qui expriment plus de

gaieté. Les Angloises ont la voix douce & flexible, chantent très-agréablement & fort juste.

Le chant anglois n'admet ni les efforts éclatans de gosier, ni les cris perçans, ni la fausse intonation, ni les cadences dures, encore moins les grands ports de voix.

On trouve à Londres, pendant l'hiver, plusieurs concerts très-complets, entretenus ordinairement par souscription. Il s'en trouve de même plusieurs autres en été aux environs de cette grande ville, & sur un pied très-singulier, dont il seroit difficile de donner une juste idée.

Imaginez d'abord, au milieu d'un assez grand jardin, une salle

isolée, formant un polygone de quarante-huit côtés en dedans & en dehors. Son diametre, si on peut l'appeller ainsi, est d'environ vingt - sept toises extérieurement, & celui de l'intérieur, d'un peu plus de vingt. Cette belle salle est de bois peint & de plâtre, d'un ouvrage exquis dans son genre; sa hauteur en dedans est à peu près de huit toises. Son intérieur est décoré de trois Ordres, le Rustique, le Toscan & le Dorique, pour éviter la dépense des sculptures: dans l'intervalle des colonnes qui font le tour de cette salle, sont placées deux especes de loges ouvertes l'une sur l'autre; celle d'en-bas est presque de niveau au plancher;

H iiii

on arrive à celle d'en haut par un corridor ; dans chacune de ces loges est placée, à demeure, une table de huit ou dix couverts ; il y a sur toutes ces tables une nappe très-fine & très-blanche. Des domestiques proprement vêtus & fort actifs, ont chacun dans leur département le service de quatre ou cinq de ces loges de plain-pied, lesquelles portent le même numéro ; le domestique qui les sert, le porte aussi en gros caractère à sa boutonniere. Quand on se place dans une de ces loges, on en regarde le numéro, & on le prononce un peu haut ; le domestique, à qui elle est assignée, répond ; c'est son nom pour ce jour-là. Ce qu'on de-

mande est alors servi avec une promptitude qu'on ne voit qu'en Angleterre. Mais tout cela n'est qu'accessoire , le concert est l'essentiel.

Dès que la belle saison commence, ce qui arrive ordinairement au mois de Mars ; on affiche pour le matin le déjeuner & le concert dans cette salle. Tout le monde y court ; les personnes oisives y vont, celles qui ont des affaires les quittent pour y aller. Tous les états s'y rassemblent en deshabilité. On donne en entrant quarante - huit sols, & moyennant cette somme une fois payée, on est servi en thé, en café & en chocolat, aussi abondamment qu'on l'exige. On peut quitter la

H v

table , se promener , s'approcher de l'orchestre , & revenir à sa place , on y trouve tout dans le même état où l'on l'avoit laissé. Le mélange de sexe , d'états , d'âges , de rang , & de profession , ne produit aucun desordre. Cet amusement continue jusqu'à deux heures après midi , chacun alors regagne sa voiture , ou reprend à pied le chemin de Londres , qui n'est que d'un mille tout au plus.

On dit que malgré le goût que les Anglois ont pour la Musique , elle n'est toutefois dans cette occasion qu'un prétexte , & que de tous les sens , l'ouïe est celui qu'on cherche le moins à satisfaire.

Un second concert est affiché pour l'après-midi dans la même salle. Il y en a encore plusieurs autres aux environs de Londres.

Celui de Vaux Hall se donne dans un jardin singulièrement décoré. Le directeur des amusemens de ce jardin, y gagne, & y dépense successivement tous les ans des sommes considérables. Il étoit né pour de pareilles entreprises. Il a l'esprit élégant & hardi, & ne craint aucune dépense, quand il s'agit d'amuser le public, qui, de son côté, le rembourse largement. Il donne chaque année une nouvelle décoration, quelque scène nouvelle & singulière. La Sculpture, la Peinture, la Musique, s'exercent tous les

H vj

ans à rendre ce lieu plus agréable, par la variété de leurs différentes productions : c'est ainsi que les occasions de se dissiper sont infinies en Angleterre, & sur-tout à Londres, & c'est ainsi que la Musique en fournit les plus considérables. Les Anglois se dissipent sans s'amuser, ou s'amusent sans se réjouir, excepté dans les parties de table, lorsque le moment n'est pas encore arrivé, où les fumées du tabac & du vin ramènent le sommeil.

*De la décoration des Boutiques,
& des ventes des Tableaux.*

Les Anglois mettent de la méthode par-tout, excepté dans

leurs écrits. S'ils s'assemblent pour le plaisir ou pour la moindre affaire, leur premier soin est de choisir un chef, un président, qui, placé dans un siège un peu exhaussé, fera regner l'ordre dans l'assemblée, & comptera les voix dans ses délibérations. Ils boivent ensemble avec méthode, ils nomment un directeur des sântés, qu'ils se porteront. Ces formes, pour le dire en passant, ces règles de gouvernement dans les occasions particulières, sembleroient supposer beaucoup de police dans le général; mais au contraire, il n'en s'en trouve presque point en Angleterre : ce n'est pas néanmoins faute de loix, le nombre en est augmenté à chaque séance.

ce de Parlement, elle se sont multipliées à l'infini ; mais c'est que les Anglois n'osent confier à personne le soin de les faire exécuter.

Leurs tribunaux sont ouverts pour punir les abus ou le crime, mais non pour les prévenir : esclaves de leur amour pour la liberté, ils vivent dans une crainte perpétuelle d'en perdre la moindre prérogative, & ils croient la voir, & lui sacrifient encore lors même qu'elle n'est plus qu'une dangereuse licence : ils abandonnent, pour son fantôme, tous les avantages qui résulteroient d'une bonne police. Leurs rues, leurs grands chemins les plus fréquentés & les plus ou-

verts , sont remplis de voleurs ; mais qu'importe , puisqu'ils pensent que les moyens de supprimer ce desordre pourroit exposer leur liberté ; c'est ainsi que les plus excellentes choses de la vie sont sujettes aux plus grands inconvéniens : ce que nous venons de rapporter , est un des exemples le plus remarquable de cette affligeante vérité.

Les Anglois épuisent la méthode dans tout ce qui tient au commerce ; quand il s'agit , par exemple , d'attirer les chalands , de les engager , de les flater , de les séduire , ou de les éblouir , l'amour du gain leur suggere abondamment , dans cette occasion , tous les expédiens qui peu-

vent produire ces différens effets ; ils les mettent en usage avec une adresse amusante , & un air de-sintéressé , mais qu'un peu trop de bassesse & d'empressement contredit. Celui qui vend rampe toujours , celui qui achete prend toujours le ton impérieux ; mais ils ont leur tour , tel vend aujourd'hui , qui achetera demain.

Les boutiques de Londres , en tout genre , font un étalage brillant & très-agréable , qui contribue infiniment à la décoration de cette grande ville. Tout est frotté , tout est entourré de grands vitrages , dont les chassis , ainsi que toutes les autres boiseries de la boutique , font toujours nouvellement peints , ce qui produit

un air étoffé & d'élégance qu'on ne voit pas ailleurs. De grandes enseignes bien peintes & richement dorées, sont suspendues à des ouvrages de ferrurerie dispendieux, si grands & si lourds qu'ils semblent menacer d'entraîner quelque jour par leur poids, le foible mur de brique où ils sont attachés.

Ce n'étoit pas assez de toute cette décoration de marchandises, de vitrages, de peintures, d'enseignes splendides. L'usage s'est introduit depuis quelques années de revêtir la façade des boutiques, particulièrement de celles des marchands d'étoffes de soie, de quelqu'Ordre d'architecture. Les colonnes, les pilastres,

la frise, la corniche, tout y garde sa proportion, & ressemble presque autant à la porte d'un petit temple, qu'à celle d'un magasin. On donne à ces boutiques autant de profondeur qu'on le peut : le fond en est ordinairement éclairé par en haut ; cette forte de lumière, jointe aux glaces, aux bras, & à d'autres meubles, produit quelquefois un effet théâtral, un coup-d'œil agréable pour les passans. C'est dans ce fond où le marchand Anglois brûle l'encens déplacé & fatigant, dont il étourdit ses chalans ; c'est là où, trop officieux & trop empressé, il rebute souvent plus qu'il ne persuade.

Il se fait à Londres très-fré-

quemment , d'une façon singulière , des ventes de tableaux & de curiosités , qui sont une espece de marché pour les productions des Arts. On voit encore , dans cette occasion , un exemple de la méthode que les Anglois introduisent dans toutes sortes d'affaires , & sur-tout du soin extrême qu'ils apportent à mettre l'acheteur à son aise.

On a bâti à Londres , depuis vingt ou trente ans , plusieurs salles destinées à vendre des tableaux.

Ces salles sont hautes , spacieuses & isolées , afin que tous leurs côtés puissent être également éclairés par un vitrage qui en fait le tour sans interruption ,

mais qui ne descend pas assez bas pour empêcher que leurs parois, à une certaine hauteur, ne soient dans l'occasion tout couverts de tableaux.

Un particulier, brocanteur ou autre, qui en a rassemblé une quantité suffisante pour en faire une vente publique, s'arrange avec le propriétaire d'une de ces salles ; celui-ci est à la fois priseur & crieur. Il reçoit les tableaux, il les fait placer dans sa salle, suivant leur excellence & leur prix, chacun avec son numéro ; il en fait imprimer un catalogue, où chaque tableau se trouve dans l'ordre de ce numéro avec le nom vrai ou supposé, de quelque grand maître ; le sujet y est aussi indi-

qué : ils sont distribués gratis. Quoique les conditions de ces ventes soient connues de tout le monde , elles sont néanmoins toujours répétées au commencement de ces catalogues , afin que devenant par là de convention réciproque & entendue , elles constatent , sans litige , les droits du vendeur , & de celui qui achete : une de ces conditions fixe la somme de l'enchere ; au-dessous de cette somme , elle n'est pas admise. Si l'article en vente est crié entre trois & six livres , on n'est pas reçu à enchérir moins de trois sols : au-dessous de douze francs , l'enchere doit être de six sols : cette regle est observée dans la même proportion du sol

pour livre , jusqu'à ce que l'article soit porté à cent louis , où elle finit , quelle que puisse être la somme où il seroit porté au-delà.

Ces conditions raisonnables sont faites pour ne pas prolonger inutilement le tems de la vente , & pour éviter la puérité ridicule & peu commerçante qui se pratique ailleurs , d'enchérir d'un sol un article qu'on crie à douze mille francs.

Quand une vente est affichée , la salle où elle doit se faire , & où sont avantageusement étalés les tableaux , est ouverte pendant deux ou trois jours consécutifs , tout le monde peut y entrer , excepté la vile populace. Un offi-

cier de police, revêtu des marques de sa charge, en garde la porte. Le public à Londres se fait un amusement de cet étalage, à peu près comme à Paris de celui du salon, lorsque les ouvrages des Artistes de l'Académie y sont exposés. Quand le jour & l'heure de vendre, qui est midi, sont arrivés, la salle se trouve remplie de personnes de différens sexes & de différens états. On prend place sur des bancs disposés pour faire face à une petite tribune isolée, élevée d'environ quatre pieds, qui est placée à une des extrémités de la salle. Le crieur y monte avec gravité, il salue l'assemblée, & se prépare un peu, en orateur, à faire son office avec toutes les

graces & toute l'éloquence dont il est capable. Il prend son catalogue, il fait présenter le premier article, il l'annonce & le crie; il tient dans une main un petit marteau d'ivoire, dont il frappera un coup sur sa tribune, quand il voudra déclarer à l'assemblée que l'article en vente est adjugé.

Rien n'est si amusant que ces sortes de ventes; le nombre des assistans, les différentes passions dont on les voit occupés, les tableaux, le crieur même, & la tribune, tout contribue à la variété du spectacle. Là on voit le brocanteur infidèle faire acheter en secret ce qu'il décrie ouvertement, ou bien, pour tendre un
piège

piege dangereux , feindre d'acheter avec avidité un tableau qui lui appartient. Là les uns font tentés d'acheter, & d'autres se repentent de l'avoir fait. Là, tel paye un article cinquante louis par pique & par gloire, dont il n'auroit pas donné vingt-cinq, s'il n'avoit craint la honte de céder en présence d'une assemblée nombreuse qui avoit les yeux sur lui. Là on voit pâlir une femme de condition qui est sur le point de se voir enlever une méchante pagode dont elle n'a pas besoin, & dont elle ne voudroit pas dans une autre occasion.

Le nombre d'articles marqués sur le catalogue pour la vente de chaque séance, est environ de

194 *L'Etat des Arts* ,
soixante-dix; l'ordre & la régularité qui regnent dans ces ventes, fait qu'on peut juger, étant absent, à une demi-heure près, du tems où sera mis à l'enchere tel ou tel article; ce qui produit une agréable facilité pour les personnes dont le tems est précieux. Ces sortes de ventes ont rendu le goût des tableaux très-général à Londres; elles l'excitent & le forment; on y apprend un peu à connoître les différentes écoles & les différens maîtres: au reste c'est une espece de jeu, où les joueurs habiles dans ce genre mettent subtilement en usage tous les moyens imaginables de faire des dupes, & ils réussissent.

De la préparation des Alimens.

Il est un Art, le seul qui ait le droit de prétendre à réunir l'agrément à l'utilité la plus indispensable : mais cet Art, né dans la servitude où il se trouve encore malgré son extrême importance, est un Art ignoble. Et on fera peut-être révolté de lui voir tenir ici une place parmi les Arts : c'est l'art de préparer les alimens.

Les Anglois, moins par raison sans doute que par goût, admettent préférablement les préparations simples ou peu compliquées dans ce genre. Le faste de leurs tables ne consiste pas souvent

encore à les couvrir d'un grand nombre de ces mélanges sçavans, de ces chef-d'œuvres dangereux, dont le goût équivoque est bien éloigné d'annoncer la salubrité. Le degré de la cuisson des viandes, suivant le goût de celui à qui on doit les servir, est la principale attention qu'on exige de ceux qui sont employés à les préparer : cet office est d'autant plus soigneusement rempli, qu'il ne demande pas des talens au-dessus de ceux dont ces pauvres créatures sont ordinairement pourvûes. Les gens riches, de quelque'état qu'ils soient, commencent à s'éloigner un peu de l'ancienne simplicité sur cet article ; les traductions de tous les

Auteurs François qui ont traité des préparations des alimens, se vendent bien. On observe déjà, avec la plus ridicule affectation, l'ordre des services, on sert même souvent cette décoction tant vantée ailleurs, qui fait par-tout le premier mets, & de laquelle les Anglois rioient depuis si long-tems; on en sert même aussi *la tête morte*. Il est vrai que ce n'est point encore l'usage en Angleterre d'en séparer entièrement par une cuisson opiniâtre, tout ce qu'elle pouvoit contenir de substance alimentaire; on peut observer que presque tous les termes de l'Art culinaire sont françois.

Les Anglois buvoient davantage & plus long-tems que leurs

voisins, ils mangeoient assez, il ne leur manque peut-être que de manger délicatement, pour perdre cet air de force & de santé si commun parmi eux.

On dit qu'en se livrant ainsi à tout ce qui peut exciter l'appétit, les hommes s'exposent à un grand nombre de maladies qu'ils n'auroient pas essuyées sans cet excès. Que fait donc la raison pendant ce tems-là ? Seroit-il vrai que nous ne fussions jamais dirigés que que par nos sens ?

De la Médecine.

Cet Art célèbre est pratiqué en Angleterre avec tout le faste & toute la dignité que son importance exige. Le Médecin y

est toujours indispensablement décoré d'une perruque nouée, ample & soigneusement arrangée ; d'un habit de couleur, toujours propre, étoffé & modeste ; il porte l'épée, & elle lui sied d'autant mieux qu'il a ordinairement les mœurs, les façons & l'agrément d'un homme du monde. Son esprit cultivé, son érudition, sa décence, font les délices de ses amis dans la santé ; sa complaisance, son humanité, font la consolation de ses malades. Tel est en général le Médecin anglois ; tout, jusqu'à son salaire, lui attire la considération. On le paye à chaque visite. Le demi-louis est ordinairement pour le petit nombre de ceux qui sont

encore à pied. Une voiture complète, qu'un peu de charlatanerie permise exige long-tems avant la nécessité, donne une plus grande réputation; la visite alors est payée un louis. Enfin beaucoup de vogue & de célébrité produisent davantage, suivant le rang ou la fortune du malade. Il est un usage établi chez les Médecins Anglois, qui peut passer pour un témoignage de la profondeur de leur science & du peu qu'il leur reste à apprendre, c'est qu'ils cultivent presque tous quelque goût particulier, quelque étude qui n'a aucune relation à la Médecine. L'un s'occupe de tableaux, d'antiques ou d'estampes; l'autre de

curiosités naturelles en général ,
ou de quelques-unes de ses bran-
ches particulieres : les uns met-
tent en bouteilles tous les petits
monstres que la nature produit ,
ou que l'art invente ; d'autres sui-
vent des objets plus aimables , &
font galans. La Poësie, la Mu-
sique , les compositions drama-
tiques , possèdent chacune l'esprit
de quelque Médecin.

Cette indolence apparente ,
avec laquelle les Médecins An-
glois font leur profession , est
quelquefois très - avantageuse au
malade. On prétend que la na-
ture prend souvent l'occasion de
leur peu de soin pour appli-
quer tous les siens à en opérer la
cure.

Les hommes sensés qui étudient la Médecine doivent, je pense, s'appercevoir de bonne heure qu'elle n'est qu'une spéculation, à la prendre dans toute son étendue, & qu'elle exigeroit, pour ne la pas faire avec un aveuglement téméraire, un grand nombre de connoissances, toutes au-dessus des facultés humaines.

Le hazard a fourni quelques médicamens presque spécifiques, qui guérissent assez constamment certaines maladies. Ils ont donné beaucoup de réputation aux Médecins; le vulgaire a cru qu'ils avoient été découverts par induction, & que c'étoit en conséquence d'une théorie sûre que les Médecins faisoient dormir

leurs malades, qu'ils les guérissent de la fièvre intermittente, & qu'ils les affranchissent, avec le mercure, de certaines maladies inaccessibles à tout autre médicament connu; le vulgaire a cru que l'art du plus habile Médecin consistoit à trouver mieux qu'un autre un remède à chaque maladie, sans faire attention que si l'art de rétablir la santé existoit, il seroit en effet l'art de la perpétuer, ce qui prouveroit trop. Cet Art est-il fait pour l'homme, pour un être dont les organes n'apperçoivent presque rien?

Ce que les Médecins pratiquent, sur-tout ceux du continent, est bien plus à la portée des

facultés humaines ; ils ne s'embarraffent point de l'expérience, comme faisoit autrefois la secte des empiriques. Ces ennemis de tout raisonnement en médecine ne pratiquoient que ce qu'ils avoient vû pratiquer avec succès ; mais aujourd'hui on raisonne, & même suivant les regles de la plus exacte logique.

L'humeur, dit-on, par exemple, cause toutes les maladies, quand elle se loge dans les fluides, c'est elle qui en constitue le vice : or il est certain que le vice d'un fluide quelconque diminuera toujours proportionnellement à la diminution de la masse de ce fluide. Evacuez donc, & dites l'humeur étoit dans les fluides.

Ils sont évacués, donc l'humeur est évacuée, donc la maladie n'existe plus, ni le malade peut-être. Mais quand cela seroit, il faut considérer que la Médecine n'est, après tout, qu'une science humaine qui ne sçauroit avoir à la fois plusieurs objets en vûe; c'est beaucoup, dans cette occasion, qu'elle ait expulsé la cause de la maladie; c'est ce qu'il falloit opérer. Si elle avoit eu d'autres vûes principales, elle auroit fait un raisonnement différent, une manœuvre toute différente. On prétend toutefois que les plus habiles Médecins évacuent, dans presque toutes les maladies sans distinction, ce qui, en rendant ce système applica-

ble à tous les cas, en établit d'autant mieux l'excellence.

Il faut dire, au desavantage des Médecins anglois, qu'ils n'ont nullement senti la force de cette logique; &, ce qui les rend plus blâmables, c'est qu'ils ne rejettent pas absolument la doctrine des évacuations, sur-tout à un degré qui ne sçauroit beaucoup diminuer les forces du malade. Ils s'obstinent à ne point essayer de guérir aussi radicalement qu'on le fait ailleurs, par des évacuations totales; ils suivent des pratiques différentes, mais qui, apparemment, produisent le même effet.

De la Chirurgie.

Cet Art a fait, de très-grands progrès en Angleterre depuis quelques années. En 1725, les principaux Chirurgiens de Londres étoient François; ils sont Anglois aujourd'hui; leur réputation, assez répandue, dispense de dire ici combien ils se distinguent. Ils se fait beaucoup de leçons d'Anatomie à Londres.

Une augmentation de sévérité dans les supplices des homicides, fournit dans le cours de l'année quelques sujets de plus à l'école d'Anatomie. C'est une loi nouvelle, que l'on trouvera peut-être assez singulière pour me pardonner si j'en parle ici.

Le meurtre & le larcin , au premier chef , étoient punis également du supplice simple de la potence ; mais depuis deux ou trois ans , on a voulu mettre plus de rigueur dans les loix contre l'homicide.

Les gens du plus bas peuple , en Angleterre , ont en extrême horreur d'être disséqués après leur mort. La sentence des assassins porte aujourd'hui qu'ils le seront à l'école de Chirurgie. Croira-t-on que ce puisse être un moyen bien efficace de diminuer parmi eux le nombre des homicides ?

Les Chirugiens , en Angleterre , ne sont pas les premiers appellés auprès des malades pour en ébaucher la cure : les Apothé-

caires seuls se sont emparés de ce soin : on fait venir l'apothicaire, il saigne lui-même, il purge, il administre les vomitifs, il applique les emplâtres vésicatoires, il commande les premières attaques. S'il peut venir à bout de chasser l'ennemi, la gloire lui en sera attribuée ; mais si cela n'arrive pas, il craint de paroître la cause de la continuation du mal, ou de la mort qui pourroit s'ensuivre. Il exige qu'on appelle un Médecin, qui vient, & se charge bonnement d'une mauvaise besogne & de son succès : celui-ci change le goût & l'odeur des médicamens, afin qu'on ne croie pas qu'il a été appelé inutilement ; mais il se garde bien

d'en diminuer le nombre, crainte de se faire une mauvaise réputation auprès de l'apothicaire, qui ne lui pardonneroit pas, ou auprès du malade qui se croiroit abandonné.

Tels sont, en général, les Arts cultivés en Angleterre avec quelque réputation, principalement par des Artistes anglais. Plusieurs autres talens auroient pû grossir ce catalogue. Ceux de peindre les fleurs, les fruits, le gibier, l'Architecture, & celui de graver en bois, existent en Angleterre : toutes les productions dont nous avons parlé, sans atteindre peut-être au plus haut degré de perfection, dans toutes leurs par-

en Angleterre. 211

ties, en contiennent toutefois assez pour mériter beaucoup l'attention des personnes dont le goût se porte sur leurs différens genres.



APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *L'Etat des Arts en Angleterre*. La confiance qu'on doit au jugement de l'Artiste distingué qui en est l'Auteur, donne lieu de croire que cet ouvrage sera agréable au public.

C. N. COCHIN.

Le Privilege se trouvera à la fin du
Gentilhomme Maréchal.



11.75/5/3.8





